Le COURRIER du Cinéma

5c

FEVRIER 1940

Très prochainement

DENISE BOSC et JOSE NOGUERO

dans YAMILE SOUS LES CEDRES, d'Henry Bordeaux.

FRANCE - FILM
MONTRÉAL

FRANCE-FILM

COMPAGNIE CANADIENNE-FRANÇAISE

PREMIÈRE ET SEULE DISTRIBUTRICE DU FILM PARLANT FRANCAIS.

LE COURRIER DU CINEMA

VOLUME 5 -- No 2 — Membre de l'A. B. C. — FEVRIER 1940

Le coeur l'emporte sur la gloire

Par amour pour son mari au front Danielle Darrieux ne retournerait pas à Hollywood

On sait que la grande vedette du cinéma international Danielle Darrieux est mariée à Henri Decoin. Intelligent, artiste, poète au front haut, sportif audacieux Decoin est le compagnon de route idéal pour Danielle dont il a guidé les caprices et, par une forte discipline, cabré les sautes d'une sensibilité souvent trop vive.

Henri Decoin après avoir été longtemps rédacteur du sport au journal l'"Auto", de Paris et payé de sa personne dans maintes épreuves sportives, s'est intéressé au cinéma. Devenu scénariste on lui doit le dialogue et la mise en scène des plus récents films de sa femme, soit "Retour à l'Aube" et surtout "Battement de coeur" que nous verrons bientôt.

Aujourd'hui Henri Decoin est soldat ! Officier de liaison militaire il a comme tous les autres répondu au premier appel de son pays. L'appel aux armes est gros de conséquences pour cet homme de talent dont le rôle cinématographique s'affirmait de jour en jour.

Danielle Darrieux n'a pas hésité devant le sacrifice imposé par la force brutale des choses. Elle n'eut pas un mot; elle cacha ses larmes; elle mordit ses jolies lèvres le jour du départ afin de montrer à son mari un fier visage résigné et loyal.

Mais la guerre pour le couple Darrieux-Decoin c'est l'écroulement en quelque sorte du pont d'or d'Hollywood. M. Decoin a offert à sa femme d'aller à Hollywood remplir les engagements merveilleux qui l'y attendent.

Or, nous croyons savoir que Danielle a refusé. "Mon mari est au front; il se battra demain aux premières lignes. Le danger l'environne, la mort le guette... et moi je m'en irais à Hollywood ! Non ! Ce n'est pas possible. Je reste."

Ces paroles sont bien dignes de Danielle. Cette enfant parfois nerveuse, très vulnérable et dont la tristesse s'empare aisément, prouve ici qu'elle est une vraie femme forte, une petite Française courageuse prête à tous les sacrifices de gloire et d'argent pour demeurer aussi près que possible de celui qu'elle a élu dans son coeur et qu'elle aime de toute sa jeune ardeur.

Couple très heureux, nullement grisé par le succès et une gloire sans pareille, Henri et Danielle ont trouvé dans l'amour partagé la force de résister aux pires adversités. Or, en est-il une plus grande que la guerre qui sépare les époux, sans parler du danger constant suspendu sur la tête du militaire ?

Nous qui admirons par-dessus tout Danielle Darrieux, nous qui avons signalé tous ses films; applaudi à son immortel "Mayerling" et souligné la finesse de son jeu dans "Retour à l'Aube" et dans "Abus de Confiance" nous lui offrons en cette page l'hommage le plus grand que nous puissions pour le courage dont elle fait aujourd'hui preuve et dont elle donne un si éloquent exemple.

Il semble donc compris que Danielle abandonnera, pour cette année du moins son contrat mirifique d'Hollywood. Nous croyons aussi savoir que les Américains, comprenant l'impasse sentimentale dans laquelle la jeune artiste se trouve, ont eu la jolie délicatesse de ne pas insister. Ce n'est que partie remise et, plus tard, Danielle en sera auréolée d'une gloire plus grande.

Les artistes françaises ont une conception très spéciale de leur rôle. Elles appartiennent au public c'est entendu mais elles gardent jalousement le patrimoine de leur vie privée. Le bonheur intime, elles le placent au-dessus de tout. Hollywood, la fortune, la gloire mondiale... tout cela est merveilleux mais cela ne remplacera jamais un époux aimé, un ami adoré, une famille chérie.

Danielle n'a pas songé un instant qu'il fût possible qu'elle soit à Hollywood, adulée, fêtée et reçue pendant que là-bas, "quelque part en France" son mari sera en proie à l'inquiétude, guetté par la mort...

Aussi elle a décidé de tout refuser, de tout abandonner pour demeurer à Paris. Elle verra son mari durant ses permissions militaires. Elle sera là pour l'aider, l'encourager, le réconforter par sa présence ou ses lettres. Cette fois ce n'est plus un rôle mais son rôle d'épouse qu'elle veut vivre complètement, entièrement avec tout ce qu'il comporte de joie et de sacrifices.

Voilà pour Danielle ! Il y a aussi l'homme. Decoin a besoin de sa femme. Sa vie d'ici quelques années sera dangereuse, pleine d'imprévus dramatiques. Si la guerre l'oblige à abandonner lui aussi des projets de films, des contrats alléchants il n'a pas l'intention, en outre, de perdre par l'absence celle en qui il espère, celle qui est sa raison de vivre, de travailler et de monter.

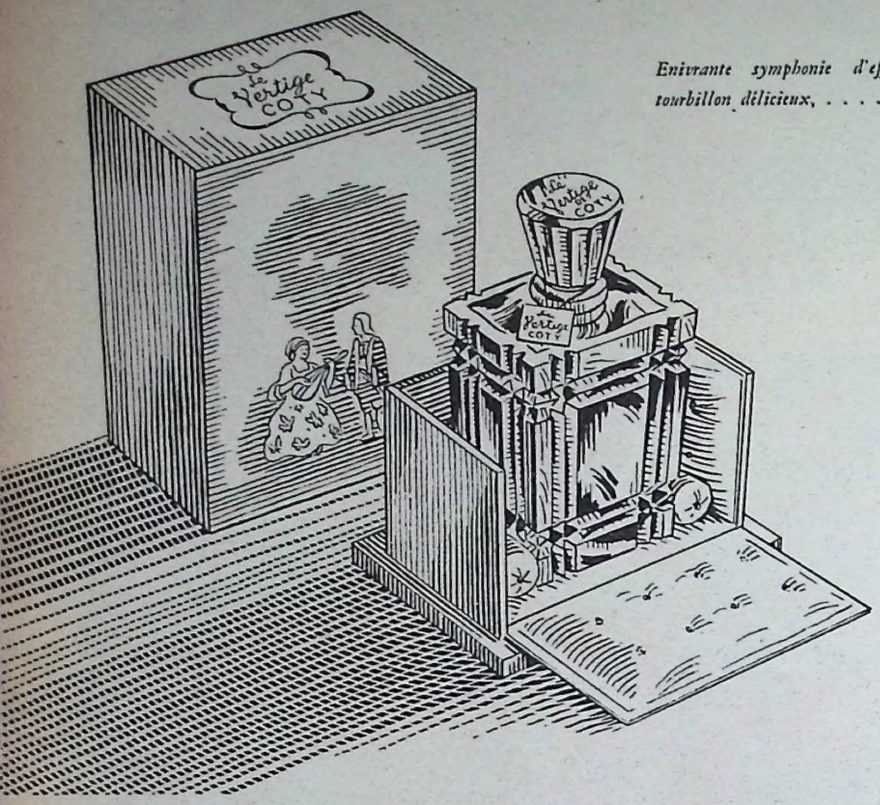
La guerre est déjà assez terrible sans la séparation quasi totale à des milles et des milles de distance. Henri Decoin était cependant prêt à cet ultime sacrifice. C'est Danielle qui tout de suite aurait dit qu'une telle éventualité ne pouvait et ne devait même pas être envisagée. Bravo Danielle !

Ce geste va garder Danielle exclusivement au film français. Il va de soi que ce résultat a lieu de nous réjouir. Le film "Battement de Coeur" sitôt terminé, Danielle a été pressentie pour le premier rôle de l'adaptation à l'écran de "Climats", d'André Maurois, le plus beau sujet que jamais le cinéma aura eu à traiter.

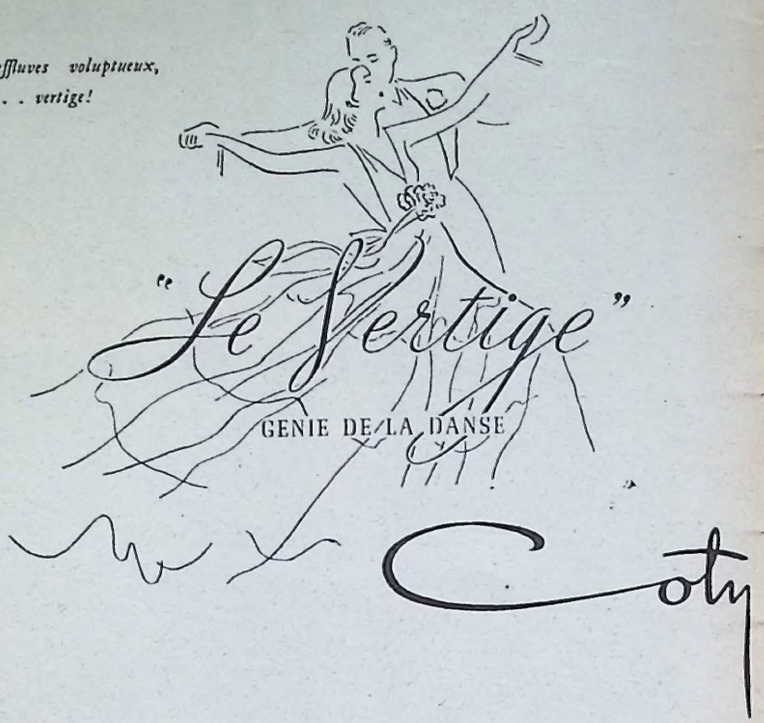
Ceux qui ont lu ce roman — nous le conseillons fortement à ceux qui l'ignorent — savent quel beau rôle il y a là pour Danielle. Le sacrifice d'Hollywood recevra là, nous le croyons sincèrement, une adéquate et glorieuse compensation.

Le "COURRIER DU CINEMA" est publié par "Le Courrier du Cinéma Limitée". Il est enregistré au Parlement comme matière de seconde classe. L'abonnement est de cinquante sous par année. Représentants : Québec, M. Ls-E. Verret, Cinéma de Paris; Sherbrooke, M. L. Perreault, Cinéma de Paris; Saint-Hyacinthe, M. J. Morin, Théâtre Corona; Trois-Rivières, M. J.-A. Lapolice, Cinéma de Paris; distributeurs à Montréal, Charron et Fils; à Québec, Agence Québecoise de Distribution Enrg.; à Chicoutimi, Agence de Journaux Inc.; à Sherbrooke, Librairie Notre-Dame; aux Trois-Rivières, Robert et Robert; Saint-Hyacinthe, Librairie Choquette. Chaque copie se vend $0.05. Adressez toute correspondance au bureau principal, 637, rue Craig O., suite 1110, téléphone LAncaster 5141. Edouard Garand, Directeur-commercial.

UN NOUVEAU PARFUM...



Enivrante symphonie d'effluves voluptueux, tourbillon délicieux, ... vertige!



"Le Vertige"

GENIE DE LA DANSE

Coty

Mireille Perrey à son tour devient une espionne

Mireille Perrey est une jeune vedette qui a plus d'une corde à son arc. Elle a commencé par la musique, puisque, à quinze ans, elle jouait du violon et faisait partie d'un orchestre. Puis elle prit le goût du théâtre et se présenta au Conservatoire; elle en sortit avec le premier prix de comédie. Cela prouve que l'on est en présence d'une artiste non seulement des mieux douées, mais encore laborieuse et qui sait bien, comme toutes les véritables artistes, que c'est le travail qui développe les dons naturels. Elle commença donc par jouer au théâtre et de là, elle partit pour l'Angleterre où elle resta trois ans. Nouvelle transformation, voilà Mireille Perrey lancée dans l'opérette. Il faut savoir ce que sont les opérettes à Londres pour se rendre compte des qualités qu'on exige là-bas d'nue artiste. Les opérettes sont ordinairement somptueuses et durent plusieurs années. La troupe est homogène, et c'est délicieux de voir sous les lumières évoluer ces troupes de girls si bien disciplinées, qui sont une fête pour les yeux.

Mireille Perrey conquit le public londonien par son charme, par sa grâce, et, si elle est revenue en France, c'est qu'elle a voulu tenter quelque chose de nouveau pour elle : le cinéma. On la vit successivement dans le rôle de Mandarine des *Petites Alliées*, dans *l'Ecole des contribuables*, dans *Juanita*. C'est dire qu'elle a déjà, malgré son âge, un beau passé derrière elle. Le rôle de Juanita lui plut particulièrement parce qu'il était d'abord passionnant et puis parce qu'elle chantait et dansait à la lueur des feux de bivouacs et des étoiles. Elle y montra une verve étonnante; le rôle allait bien à cette fille brune et troublante, élégante et parée d'un charme tout personnel.

Nous allons la voir et l'applaudir dans un grand film d'aventures et d'espionnage qui d'abord, fut intitulé *la Lutte secrète* et qui a pour titre: *Nadia, l'Ombre du Deuxième Bureau*. C'est le récit d'une lutte serrée que se livrent les deux partis ennemis d'une puissance étrangère. Le Deuxième Bureau suit avec vigilance toutes les péripéties de cette lutte sans merci, en marge de laquelle un beau roman d'amour s'épanouit entre l'un des agents secrets et la belle Nadia. Nadia, c'est Mireille Perrey et elle s'y révèle une grande, une parfaite comédienne.

Maurice Chevalier, Marie Déa et Henry Bry dans une scène du film "Pièges" impatiemment attendu sur les écrans canadiens.

▼

Jean-Benoît Lévy, le réalisateur de "La Maternelle" et de "La Mort du Cygne", a terminé *Feu de Paille*, dans lequel les enfants tiennent la première place.

Jean Fuller, 12 ans, Florence Luchaire et Henri Lanoe charment, tour à tour, avec leurs grâces enfantines, tandis que Lucien Baroux, Orane Demazis, la merveilleuse interprète de *Fanny*, émeuvent profondément.

Une bonne histoire de Coco Aslan

Coco Aslan raconte à un ami ses débuts au théâtre:

C'était un rôle invisible mais parlant... Tu comprends. On jouait *Jules César* et pendant la grande scène — l'assassinat — j'étais chargé de faire en coulisse les bruits nécessaires et surtout le tumulte, en criant...

Et je criais... Je criais tout ce qui me passait par la tête, ça n'avait aucune importance puisque le public n'entendait que des hurlements et des vociférations très "réalistes".

Jusqu'au jour où mes copains ayant décidé d'arrêter les cris sur le signe de l'un d'eux, signe que je ne vis pas, on put entendre, en même temps que César prononçait le fameux:

—Toi aussi, mon fils...

—*Paris-Soir*, demandez *Paris-Soir*.

▼

Patience... de Jouvet

Les concours d'entrée au Conservatoire ont commencé ces dernières semaines.

Les élèves parlent de leur prof'.

— Jouvet... une patience...

— Sans blague !

— Tu parles ! Je faisais de la figuration dans Carnet de Bal. Jouvet tourne un rôle muet avec un type qui ne pige pas. On recommence deux, trois, quatre, cinq, six fois.

Le metteur en scène se fâche :

— Foutez-moi le camp, N... de D...

—Mais non, dit Jouvet, j'ai un rôle muet, moi; lui, il parle, alors c'est plus difficile.

▼

—Andrex qui se rendait à Marseille pour y tourner "Berlingot et Cie", a eu un accident d'auto heureusement sans gravité.

"APRES MEIN KAMPF...

...MES CRIMES"

par ADOLF HITLER

De prime abord ce titre de film a de quoi étonner! Quelques notes explicatives remettront tout en place. On sait que le satanique chancelier du IIIe Reich a écrit un livre "Mon Combat" ("Mein Kampf") qui est devenu, en quelque sorte l'évangile nazi. C'est de ce livre et de la mise à exécution du programme qu'il contient que découlent directement le conflit actuel qui tôt ou tard ensanglantera pour de bon l'Europe.

Or, dès les premiers jours de septembre un metteur en scène polonais qui a pris le pseudonyme de Jean Valjean (la Gestapo allemande a le bras long et on ne saurait être trop prudent) a obtenu l'autorisation de tourner un film sur la vie d'Hitler. Pour parodier le titre "Mein Kampf" on a choisi "Mes Crimes".

Mais le film, dont la réalisation est poussée activement, n'est pas une parodie. Loin de là. Le cinéaste n'a pas eu besoin d'inventer. Les crimes politiques d'Hitler sont connus. Tout au plus a-t-il fallu tourner quelques scènes pour enchaîner les événements dans leur suite logique. Pour arriver à cela on a tourné des scènes en studio avec des acteurs français mais on s'est aussi servi de nombreux documentaires sur Hitler.

Ces documentaires ont déjà une histoire. En s'échappant de Pologne le réalisateur polonais "Valjean" eut son train bombardé par trois fois. Il filma tout ce qu'il put et dans ses bagages il emportait des mètres de pellicules accablantes pour l'armée allemande.

Arrivé à la frontière roumaine Valjean découpa ses films en petits rouleaux qu'il plaça dans des boîtes de fromage.

"Des provisions? . . . demanda le douanier roumain.

"Exactement, répondit Valjean qui ajouta entre ses dents . . . "pour nourrir la propagande anti-nazie". Ces films sont maintenant en France et on les verra dans le film "Après mon combat, mes crimes".

Allant de l'assassinat du capitaine Roehm — qu'Hitler arrêta lui-même — au double meurtre du général von Schleicher et de son épouse (une véritable exécution) pour se terminer par le crime monstrueux du chancelier Dollfuss, le film nous révèle tous les dessous du nazisme. Il était temps que le vrai visage de cette sanglante politique soit mis à jour. Beaucoup de courage était nécessaire.

Mais l'émigré polonais "Valjean" l'a trouvé dans le souvenir de l'impitoyable martyre des siens. A Paris il a reçu tous les appuis. Et en haut lieu! Par exemple à l'archevêché de Paris !

L'appui du cardinal Verdier

En effet, Son Excellence le cardinal Monseigneur Verdier a tourné quelques scènes tout au début du film. Nous ne savons pas exactement la nature de ces scènes mais nous croyons comprendre que Mgr Verdier profite de l'occasion pour dire que les peuples de la terre ne doivent pas obéir aux hommes mais aux préceptes divins, seuls commandements qui assurent à l'humanité une pleine et entière liberté.

C'est le grand et puissant artiste Roger Karl qui dira le commentaire accompagnant ce film. Bien entendu les scènes en studios qui reconstituent un à un les crimes d'Hitler ont fait l'objet d'un dialogue aussi impartial que possible et fidèle à la vérité historique. Le film n'est pas une propagande: c'est l'exposé des faits. Le spectateur tirera ses propres conclusions.

Il va sans dire que le film sera un réquisitoire implacable contre celui qui gouverne le IIIe Reich.

Pierre Labry sera Roehm; André Valmy sera Herchell Grynspan qui assassina l'attaché d'ambassade Von Rath; Jack Henley sera Von Schleicher et Sandra Milowanoff, l'épouse du général.

Pour Hitler on a choisi George Fronval, du moins pour certaines scènes. Fronval n'a pas eu à se maquiller car le sinistre personnage n'est jamais vu de face. Il joue de dos, de profil, en silhouette, à contrejour ou en ombre projetée. Il a donc suffi à Fronval de foncer la nuque à la Stroheim, de porter une casquette plate, un imperméable et des bottes.

Les autres artistes sont Ketty Pierson, Mihalesco et la petite Jacqueline Noel.

L'autre jour à Paris le producteur Tytis (qui pourrait bien être le réalisateur Valjean) se présentait dans un magasin de Paris. Il voulait un cadre pour un grand portrait . . . d'Hitler.

Les commis refusant de servir Tytis, celui-ci, après avoir porté plainte au directeur de l'établissement — sans plus de succès — s'empara d'un cadre et y inséra le portrait d'Hitler. Ce fut un beau cahut. On cria: "Notre marchandise est trop belle pour cette gueule. C'est une honte". Finalement l'affaire dégénéra en bataille. Tytis fut houspillé, mis à la porte et eut ses vêtements déchirés. Ce sont les risques du métier, de dire le cinéaste plus tard.

L'agonie du chancelier Dollfuss

Et malgré ce petit avatar la réalisation du film se poursuit très activement. Bientôt sur les écrans du Canada la compagnie France-Film nous fera voir "Après mon combat . . . mes crimes" qui, enfin, révèlera à notre population la noirceur de cet homme qui, fou de pouvoir, mégalomane furieux a mis la torche aux poudres de l'Europe.

Devons-nous dire qu'un pareil film est d'actualité ? Devons-nous dire qu'il obtiendra un succès sans égal ? C'est d'ores et déjà reconnu. Triste vedette mondiale, Hitler aura eu ce dernier honneur d'être le héros d'un film. Ce film toutefois servira aux historiens de l'avenir et de réponse irréfutable à toutes les légendes dont on tentera un jour d'entourer la personnalité d'Hitler et ses gestes politiques. Ce film sera la vérité vécue.

Aux bras de l'authentique prince russe Youka Troubetskoy — héros de "Serge Panine" — l'énigmatique Véra Korène se laisse entraîner dans le tourbillon de la valse. L'amour sera l'enjeu de ces deux êtres dans "La Brigade Sauvage" dont la sortie est prochaine.

Exemple de volonté

— Un bel exemple de volonté, c'est celui des réalisateurs du *Danube Bleu*, qui recommencent leur film détruit dans un incendie. Mais comme les interprètes du premier film n'étaient pas tous libres, il fallut renouveler, tout en ne prenant que des artistes collant étroitement aux rôles, une difficile distribution.

Le Danube Bleu est tourné avec José Noguéro et Marguerite Moréno, qui faisaient déjà partie de la première distribution, ainsi que Zita Fiore, mais pour le rôle de la jeune gitane, c'est Madeleine Sologne qui l'incarne. Et quand on l'a vue jouer le même emploi dans *Les Filles du Rhône*, on est heureux de voir cette jeune et ardente comédienne faire partie du *Danube Bleu*. Alfred Rode cometteur en scène avec Emile Reinert, reprend son personnage et dirige avec la même maîtrise son remarquable ensemble musical.

▼

Le mauvais chasseur

Le sympathique Bach est la vedette du film *le Chasseur de chez Maxim's*. Dernièrement, au studio, Bach, revêtu de son uniforme de chasseur était sorti devant la porte, entre deux prises de vues. Un livreur s'adressa à lui pour un renseignement. Bach, amusé, glissa négligemment sa casquette derrière son dos et le dialogue suivant s'engagea :

— Dis donc, vieux ! Je ne sais pas où laisser ce paquet. Est-ce que ça te gêne, si je le pose là ?

— Oh ! moi, qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ?

Le livreur, outré de cette indifférence éclata :

— Et à moi, donc ? Tu ne crois pas que je vais monter la garde à côté ?

Et, tournant les talons, il partit furieux, en pestant contre "les gens qui ne veulent pas faire leur boulot".

Une jeune artiste de 14 ans -- Yva Bella

Les événements de ces derniers mois et la ronde désolante exécutée autour du monde par certains exilés à la recherche d'un refuge. ont inspiré à Christian Stengel un scénario: *"Dernier Délai"*.

—Frappé par la situation lamentable de ces réfugiés, j'ai fréquenté des comités d'accueil, explique Christian Stengel, qui assurera la mise en scène de son ouvrage.

"La France, toujours généreuse, fait son possible pour venir en aide aux déracinés mais... elle a aussi ses chômeurs, cela rend donc le problème absolument insoluble!

"Mon sujet est un drame à trois personnages. Toute l'action repose sur les épaules solides d'Erich von Stroheim, que l'on verra sans uniforme.

"Il joue un docteur étranger arrivé en fraude à Paris.

"Suzy Prim, Ginette Leclerc et une gentille adolescente, Yva Bella, seront ses partenaires."

* * *

Agée de quatorze ans, châtaine et rieuse, Yva Bella, qui est une émule de Deanna Durbin, vient au cinéma par la radio. Un concours d'amateurs lui ayant permis de faire de brillants débuts à la T.S.F., on a voulu utiliser ses dons à l'écran... Elle chantera donc dans *"Dernier Délai"*.

Yva Bella, qui s'amuse encore avec des jouets, pratique la danse, dessine, fait de la couture et de la musique.

—J'aime tous les arts d'agrément, mais je déteste les études sérieuses, avoue-t-elle avec une charmante candeur. Les mathématiques, l'histoire, la géographie me font frissonner d'horreur! Heureusement que l'on veut bien trouver ma voix agréable.

Avec une moue elle ajoute:

—Il paraît que maintenant je suis trop grande pour jouer avec Toto, mon bébé en celluloïd! Pourtant, l'année dernière, j'ai vu une vraie dame avec une poupée dans les bras.

Le vrai goût de Hollande a toujours distingué ce vieux gin bienfaisant et les vrais Canadiens l'ont toujours préféré depuis plus de cent ans!

Une étude par Léon Franque

Les Deux Boyer

Lorsque Charles Boyer quitta Paris pour Hollywood, il avait parcouru un chemin immense. Petit étudiant à Figeac, licencié en philosophie, il avait tellement voulu faire du théâtre qu'il était arrivé à ses fins. Son brun visage tourmenté et pathétique; sa voix si belle, si émouvante qu'elle vacillait chez celui qui l'entendait des résonnances profondes, l'avaient signalé à l'attention des directeurs des plus célèbres scènes parisiennes.

A cette époque Boyer était un tout jeune homme. Les années ont passé. Aujourd'hui, dans sa vaste maison dont la façade se réfléchit dans l'eau claire d'une piscine, on retrouve le maître du logis. C'est le même front romantique, la même voix chaude, grave et noble.

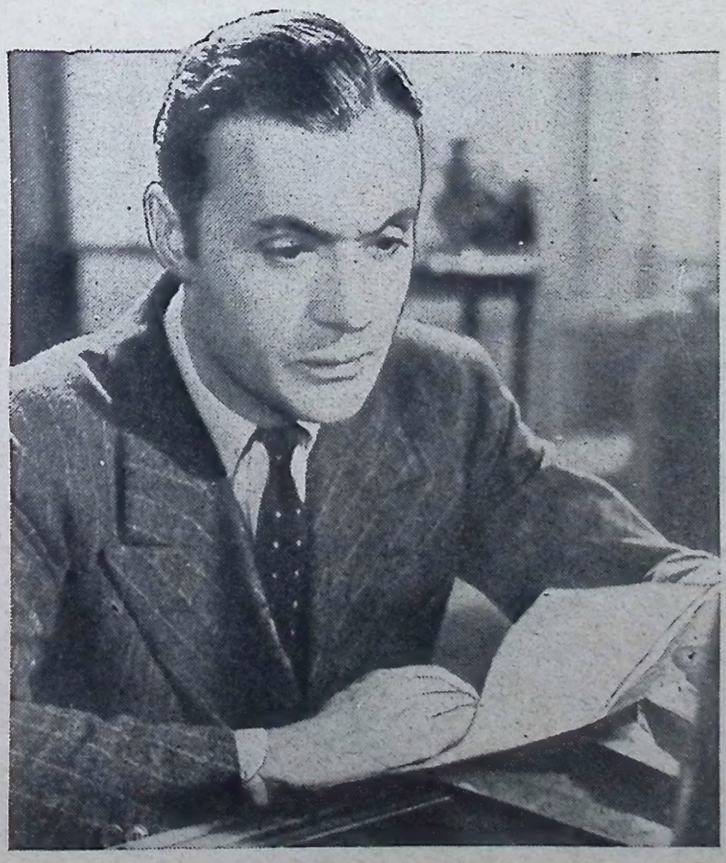
Deux aspects d'un même homme: le petit étudiant dévoré du feu de la scène et le grand artiste à la réputation mondiale. On ne saura jamais tout ce qu'il a fallu de travail, de maturation d'esprit, de talent pour, étape par étape, en arriver à un destin aussi élevé. C'est une magnifique aventure dans laquelle Charles Boyer a fait entrer ses dons, son magnétisme et son amour du métier.

A Paris, Boyer s'y consacra absolument, mettant au service du théâtre sa culture et son intelligence. A Hollywood, il a dû remettre tout en jeu car le triomphe à l'écran américain ne s'obtient pas par les mêmes moyens.

Charles Boyer a été formé aux disciplines classiques, et il a réussi cette surprenante expérience de ne rien perdre de son caractère de Français, même à l'étranger. Chacun de ses gestes, de ses intonations, de ses pensées, sa façon de s'adapter aux moeurs, au climat, aux réflexes de l'Amérique sont ceux d'un Français, ceux d'un artiste. Et il est arrivé à se faire aimer par un public immense.

Malgré l'accent français qui persiste dans son anglais, Boyer a pris rang de grand acteur accepté, adopté dans un pays où il n'avait aucune racine, où il n'avait aucune attache. Le plus pénible de la tâche, à notre sens, n'a pas été de se rendre maître d'une langue inconnue, de combattre la solitude, d'affronter l'inconnu. Le pire, ce fut pour Boyer de se voir chargé de rôles qu'il n'avait jamais cru pouvoir être les siens, de personnages qu'il sentait loin de lui.

Mais il a estimé que les Américains savaient mieux que lui ce qui convenait à l'Amérique.



Quelle leçon de modestie et d'intelligence. Il s'est laissé guider. La méthode a porté les fruits que l'on sait.

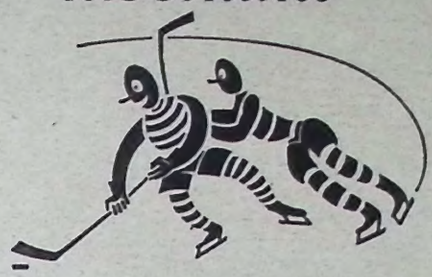
Un jour, son grand ami J. Kessel lui avouait son étonnement qu'il eût accepté de figurer certains héros de mauvais goût, dans des histoires absurdes.

"Tu as raison au point de vue de la France, de répondre Boyer. Mais ici tout ce que je sais, c'est à quoi ces rôles et ces sujets ont conduit le petit figurant que j'étais à mon arrivée! Souvent dans la première année, jugeant comme toi, mon cher Kessel, je tremblais du résultat qu'aurait pour moi tel ou tel film. Or, chaque fois je montais d'un échelon. Il y a deux plans: le plan français et le plan américain. Je tâche de conserver entre les deux mon unité intérieure. On ne peut pas faire davantage".

Evidemment en France on admire le Boyer de "Mayerling" et on ne peut tolérer celui qui incarne Napoléon dans "Conquest".

Divergence de mentalité. Ceci explique cela. Charles Boyer cependant a réalisé cette tâche immense d'être français et à la fois artiste international. Les deux Boyer, le français et l'américain ne font qu'un tellement l'unité est intérieure, profonde. L'art n'a pas de frontières et Charles Boyer mérite d'être cité à l'ordre du jour pour avoir élargi les barrières des langages. A son peuple il a parlé français; aux autres il a parlé la langue internationale de la Beauté.

fascinant



comme une

sweet caporal

• Les Sweet Caps enregistrent constamment des points. En fait, elles présentent une combinaison tellement insurpassable de qualités conquérantes qu'elles sont devenues les cigarettes les plus populaires au Canada: toujours fraîches, toujours agréables, répondant sans cesse à votre attente la plus optimiste.

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé".

Où conduit la persévérance

Un jour, un très grand acteur reçut une toute jeune fille rougissante, qui voulait savoir si elle devait faire du théâtre, car, disait-elle, elle se sentait irrésistiblement attirée par cet art.

Le grand acteur l'écouta, "l'auditionna" et lui dit très gentiment qu'elle n'avait aucun talent, qu'elle n'en aurait jamais et qu'il serait infiniment préférable pour elle de faire n'importe quoi, sauf du théâtre.

Piquée, la petite fille fit tout le contraire. Elle prit des leçons, travailla son art avec enthousiasme et obstination.

Jeune fille, elle entra au théâtre et, récemment, dans *Vire Vent*, fit une remarquable création. Un soir, Ray Ventura entra dans sa loge et l'engagea séance tenante pour un des rôles importants de son grand film *Tourbillon de Paris*.

Dernière heure

—Les quatre fils de Pierre Larquey sont actuellement au front.

—Fernandel a été réformé avec mission toutefois d'organiser le théâtre aux armées. Cela a l'air tout simple sur le papier comme cela mais c'est une rude tâche. Il faut plaire à tous et être partout à la fois !

—On assure que Marcel l'Herbier prépare un film dont Lucienne Boyer serait la vedette.

—Jean Delannoy, le réalisateur de Macao, *va tourner un nouveau film,* Le Diamant noir, *de Jean Aicard, avec Louise Carletti.*

Ce qu'il font...à la guerre

Voici les dernières nouvelles des artistes français mobilisés.

Pierre Fresnay vient de passer quelques jours de permission à Paris — Stève Passeur est maréchal des logis et songe toujours à son prochain film "Bleu, Blanc, Rouge". On sait qu'il a collaboré avec Abel Gance pour "Paradis Perdu". — Henri Guisol est aussi maréchal des logis. Avant la guerre il a terminé "Macao enfer du Jeu" et "Tempête sur Paris". Pour distraire ses camarades il a monté un théâtre dans une grange non loin du front. Le moral est bon — Bernard Lancret qui fut maintes fois soldat à l'écran, l'est aujourd'hui pour de bon. Il est canonnier. Il loge sous une tente avec cinq camarades. Son nom réel est Maboudeau. — Pierre Blanchar, grand blessé de guerre est réformé. On appelle cela le fascicule bleu. Il est simple soldat et non officier comme on l'a dit. Il a un film entièrement terminé "La Nuit de Décembre" et un autre "L'Empreinte du Dieu" qui sera terminé sous peu. Pour l'instant il fait de la radio.

Le lieutenant Albert Préjean est toujours en excellente santé et attend une permission. — Noël-Noël est sergent-aviateur et fait dans le tour de chant pour ses camarades-pilotes. Son film "Le Plancher des Vaches" vient de sortir à Paris. Un succès de rire. — Guy Berry vient de subir son examen d'infirmier. Son voyage au Canada est remis indéfiniment. Mais on l'applaudira dans "Chantons quand même" qui vient de sortir à Paris.

Débutant dans la mise en scène, Pierre Fresnay a tourné plusieurs scènes du "Duel" avec Yvonne Printemps

L'élément principal du théâtre d'Henri Lavedan est le conflit psychologique qu'on retrouve dans toute son oeuvre dramatique.

Il revêt dans *Le Duel* une importance particulière. La pièce, qui triompha en 1905, et connut aussitôt une brillante carrière, contient aussi une action dramatique intense.

Elle a tenté le cinéma. Mais celui-ci, délaissant toute cette action, n'a tenu à conserver que le seul conflit psychologique. Le prêtre et le médecin restent autour de l'héroïne, mais son mari est devenu aviateur, ce qu'il ne pouvait être sérieusement en 1905.

Et cet aviateur — qui doit rester le mari préférant quelque chose à sa femme qu'il aime pourtant — part par une froide nuit de Noël pour relier en un raid Paris à New York. Il tombera, sera blessé et, rétabli, recommencera sa tentative pour se tuer cette fois.

Sa femme aimera le médecin qui aura pris soin de lui, lors de son premier accident. Et le frère de ce médecin, prêtre, conservera à peu près le caractère que lui avait donné Lavedan.

Il y a dans la pièce un évêque. Le cinéma en a fait un missionnaire qui sera joué par Raimu.

Tel quel, le scénario a été choisi, et Pierre Fresnay, débutant dans la mise en scène, en achève, sur demande du ministère de la guerre, la réalisation.

On tournait l'autre nuit le premier départ de l'aviateur, à Buc. Celui qui l'incarne, Carretier, jeune comédien qui, après avoir passé il y a cinq ans, un des plus brillants examens de comédie au Conservatoire, fut par la suite, pour deux années, pensionnaire de l'Odéon, fait, avec Le *Duel*, ses débuts au cinéma.

Carretier, se souciant peu des réjouissances de la nuit de Noël, partait, laissant sur le terrain, sa femme, Yvonne Printemps, entourée d'amis et d'une foule inconnue mais curieuse.

Pierre Fresnay, qui sera le prêtre, n'était, à Buc, que le metteur en scène.

Avec eux, la distribution comprendra Raymond Rouleau, François Perier, Ducreux, Demange, Nina Sinclair, etc.

Banque Canadienne Nationale

Situation au 30 novembre 1939

PASSIF

Envers le public :	
Billets en circulation	$ 4,865,789.00
Dépôts	144,591,764.34
Divers	854,364.07
	$150,311,917.41
Envers les actionnaires :	
Capital, réserve, dividendes et profits non répartis	12,392,921.88
	$162,704,839.29

ACTIF

Disponibilités de caisse	23,285,861.11
Obligations et actions (comptées au-dessous du cours du marché)	62,399,893.19
Prêts à demande (sur titres dont les cours présentent une ample marge)	4,628,476.60
Prêts et escomptes et avances aux Provinces et aux Municipalités.. (après provision pour créances douteuses)	63,566,326.94
Immeubles, créances hypothécaires et divers (comptés au-dessous du coût ou de la valeur)	8,824,281.45
	$162,704,839.29

COMPTE PROFITS ET PERTES

Solde créditeur au 30 novembre 1938		240,265.01
Profits de l'exercice finissant le 30 novembre 1939	$1,032,518.51	
A déduire :		
Provision pour impôts fédéraux et provinciaux	$189,334.00	
Fonds de pension du personnel	60,000.00	249,334.40
		783,184.11
Total		$ 1,023,449.12
Réparti comme suit :		
Dividendes		$ 560,000.00
Amortissement des immeubles et du mobilier		90,000.00
Province de Québec (14 Georges V, ch. 3)		125,000.00
Solde créditeur au 30 novembre 1939		248,449.12
		$ 1,023,449.12

L'artiste français a le respect de l'amour

Très rares sont les scandales. — La vie privée est chose sacrée. — Le succès à l'écran n'est pas une cause de séparation. — Des couples heureux qui sont sans histoire. — Le cas de Tino Rossi.

Les gens friands d'histoires à la manière d'Hollywood sont quelque peu étonnés d'avoir si peu à se mettre sous la dent à l'endroit des vedettes parisiennes. C'est un fait et nous sommes très heureux de le proclamer.

Très peu de scandale au sein de la grande famille des acteurs et actrices de Paris. Question de mentalité et d'éducation. Chez les Américains le divorce est hélas ! chose courante et cette plaie sociale gangrène petit à petit la colonie californienne.

Mais à Paris on a le respect et de la femme et de l'Amour. C'est pourquoi il arrive très rarement que les déboires sentimentaux ou conjugaux d'une vedette parisienne viennent défrayer la chronique. Avouez que c'est beaucoup mieux ainsi.

Chez les jeunes gens notamment on entretient de solides amitiés qui — c'est le sort prévu pour tous les mortels — souvent se terminent par un beau mariage. Mariages tous très heureux. Le couple Pierre Brasseur—Odette Joyeux, le couple Viviane Romance—Georges Flament, le couple Yvette LeBon—Roger Duchesne sont des exemples.

Nous pourrions en citer plusieurs autres. Autant on a dans le monde parisien du cinéma le respect de l'Amour autant aussi on a le respect de la parole donnée, le respect des promesses échangées devant Dieu et les hommes.

Certes, il y a eu des exceptions à la règle et elles la confirment magistralement. Dans la plupart des séparations à l'américaine l'un des conjoints invoque toujours les nécessités de sa carrière. En France ce point de vue apparaîtrait ridicule. Une femme et un homme peuvent très bien avoir à l'écran des succès égaux; la femme peut être plus en vedette. Jamais ni l'homme ni la femme ne verront en cela une raison de maugréer, de se disputer et d'aller aux grands gestes. Bien au contraire !

Que l'un soit au théâtre, l'autre à l'écran... on se retrouve toujours quand même et au lieu de jalouser la gloire de sa compagne ou de son compagnon on s'y associe en toute franchise et avec sincérité. Est-ce que Fernandel est moins drôle parce qu'il a une femme et trois enfants ? Ce n'est pas un jeune premier me direz-vous ? Et allez donc ! Tino Rossi chante-t-il plus mal depuis qu'il a uni sa destinée à Mireille Balin ?

Sous prétexte qu'un artiste est adulé du public l'on imagine tout de suite qu'il ne peut appartenir à personne en propre. Il est et doit être éternellement la "chose" du public.

Avouez que c'est pousser un peu loin l'admiration. L'artiste français fait de sa vie deux parts bien distinctes. La première appartient au public. Pour lui il aura toutes les complaisances. Il se pliera à tous les caprices. Mais l'autre part, sa vie privée et son bonheur intime... çà ce sont des choses qui sont bien à lui et qu'il ne sacrifiera à personne.

J'admire pareille mentalité. Elle est le réflexe normal d'êtres moralement sains qui pensent que la vie est belle et qu'elle doit comporter, outre le travail, certaines compensations fort légitimes. C'est pourquoi l'artiste français est si réticent lorsqu'on le questionne sur sa vie privée. Il abhorre ces questions et ces intrusions qu'il considère déplacées. La publicité c'est entendu est une chose capitale et fait partie de la fonction de l'artiste mais il y a des limites. A Paris, on tient à ce qu'elles soient respectées.

En France on sait cacher son bonheur parce que l'on sait que les gens heureux n'ont pas d'histoire et encore moins d'histoires. Tant pis pour les journalistes et les correspondants avides, prêts à tout salir pour écrire un papier croustillant. Ces moeurs-là... pas pour Paris !

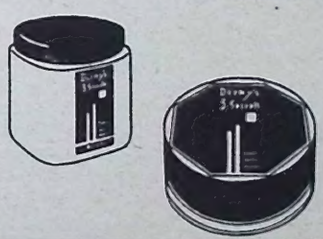
Tant mieux. Nous avons depuis trop longtemps été inondés de sornettes américaines qui répugent franchement aux gens propres.

A tout prendre, ne pensez-vous pas que les artistes ont le devoir de vivre une vie propre ! Oh ! loin de nous une pubidonderie excessive mais lorsqu'on est l'objet d'attentions publiques et que tous les yeux sont tournés vers soi on a l'obligation de se tenir. On doit servir d'exemples, de bons exemples.

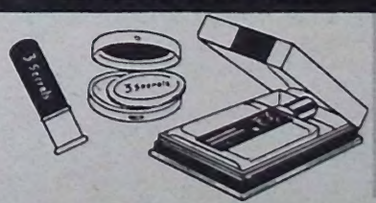
Je sais que certains écrivailleurs se plaisent à grossir les faits pour les rendre plus ignobles qu'ils le sont souvent dans la réalité. N'empêche que certaines histoires peu reluisantes comportent un fond de vérité et ne devraient pas avoir pareille publicité.

Depuis que le film français s'est établi chez nous il nous fait plaisir de reconnaître que les vedettes de Paris n'ont pas souvent donné prise aux commérages de toutes sortes. C'est à leur honneur et nous leur en savons grè.

L'amour, l'amitié et le mariage comme la famille sont choses précieuses qui méritent un infini respect. Nous ne sommes pas en Russie pour jeter par-dessus bord tous les préceptes divins et les principes de la civilisation.



Derny's 3 Secrets
PREPARATIONS de BEAUTE
"Les éléments du charme"



LE CHARME — séduction irrésistible et indéfinissable, supérieure à la simple harmonie des traits—émanera de votre personne lorsque votre complexion resplendira d'une grâce parfaite et captivante, grâce à l'emploi quotidien des produits de beauté 3 Secrets de Derny.

Crèmes, poudres, rouges à lèvres: 25 cents et 50 cents.
Parfum: 25 cents à $2.00.
Fards: 50 cents.

Palmer Ltd., 750 ouest, rue Vitré, Montréal.

Adressez-moi immédiatement par lettre un PAQUET D'ESSAI gratuit de Poudre Rachel pour la figure, 3 Secrets de Derny, Poudre Naturelle pour la figure, 3 secrets de Derny, Papiers pour enlever le Rouge à Lèvres, Pinces pour les Cheveux et Epingles de Sûreté.

Nom .....

Adresse .....

Il semble que Denise Grey n'entende rien à l'art de la sculpture; aussi Larquey proteste-t-il d'une façon farouche qui n'augure rien de bon pour la... tête de sa partenaire. Une scène amusante, parmi bien d'autres du film "Trois artilleurs à l'Opéra".

Tous les studios sont au travail

Dès la déclaration de guerre, règlements, décrets, décisions ministérielles, obstacles, personnel ou artistes mobilisés, inquiétèrent un peu l'industrie cinématographique française.

A vrai dire chacun portait d'autres soucis. Puis peu à peu, on s'aperçut combien il est commode, salutaire même de rechercher un divertissement... et l'on reprit la vieille habitude de passer la soirée au cinéma.

Le commissariat de l'Information mesurait, lui, la portée de la propagande cinématographique...

Ajoutés aux cinq armes, diversement efficace, le cinéma, avec la radio, devenait un élément de guerre d'une qualité, d'une profondeur inattendues.

Déjà les studios de Billancourt, de Neuilly, de Joinville, d'Epinay, de Saint-Maurice, des Buttes-Chaumont sont à nouveau équipés et déjà au travail.

Abel Gance, l'hallucinant poète du cinéma, prépare un film aux trois couleurs : Bleu, blanc, rouge. Un film qui a été construit dans ses thèmes essentiels pendant les graves semaines de septembre. Il y veut étudier l'âpreté d'un conflit racial.

Jean Renoir arpente les couloirs du Commissariat général avec sa silhouette trapue de gros ours déguisé en soldat. Sa grosse voix expose son nouveau projet : aller en Italie pour terminer La Tosca.

Marcel L'Herbier, élégant, calme, silencieux, travaille sans bruit à l'élaboration de La Comédie du Bonheur.

Julien Duvivier, dont aucune catastrophe n'aurait pu abattre la volonté intelligente, continue à préparer La Relève. Il ne s'agit pas d'un "film de guerre" mais de trois guerres... et qui n'en montrera aucune...

Yves Mirande, souriant, jovial, spirituel malgré tout, écrit la fin de Paris-New-York et prépare le scénario de Les Nouveaux Pauvres que tournera Baroncelli.

Henri Diamant-Berger, lui, va initier le public à la vie d'un monde qu'il ignore : la radio, avec La Guerre des ondes.

René Clair termine Air pur et Sérénade, tandis que Léonide Moguy se prépare à donner le dernier tour de manivelle de l'Empreinte du Dieu.

Et puis on nous prépare deux films documentaires romancés sur l'Allemagne. Nous en avions besoin.

L'un Après Mein Kampf, mes crimes, un réquisitoire filmé dont les actualités formeront une grande part et dont le Fuhrer est le "héros"; l'autre Pourquoi nous battons-nous ? une vigoureuse épopée qui retrace l'histoire de l'Allemagne de 1870 à nos jours.

Enfin on va terminer les films commencés : les Tourelle 3, Le Corsaire, de Marc Allégret, Remorque et Le Duel.

Georges Milton vient de rentrer à Paris après une longue tournée. Pour le moment il fait de la radio au "Quart d'heure du soldat" mais l'on sait qu'il doit tourner sous peu un grand film comique. Bravo Georges.

Signalons maintenant d'autres films que l'on achève. "De Mayerling à Sarajevo" est sur le point d'être terminé. John Lodge est revenu tout exprès des Etats-Unis voyageant sur l'"American Clipper". On y verra aussi Edwige Feuillère, Gabrielle Dorziat, Jean Worms, Aimé Clariond.

Terminés: "La loi du Nord". "Chantons quand même". Le cinéaste Léon Poirier, récemment démobilisé achève "Brazza, l'épopée du Congo".

Lilian Harvey est revenue à Paris et Bernard Lancret a obtenu une permission pour terminer "Sérénade". "Tempête sur Paris" a été présenté avec succès à Paris. On étudie la prochaine reprise de "Paris-New-York" dont tous les extérieurs sont terminés.

Un grand film se prépare "Frères d'Afrique". Cette production a obtenu les suffrages complets du gouvernement et de la censure. Les autorisations ont été accordées de même que les permissions aux techniciens et interprètes mobilisés. Ces jours derniers partaient donc pour Alger, Lisette Lanvin, Pierre Brasseur, Constant Rémy, Claude May, Aimos, Paul Azais, Aimé Clariond, Rama-Tahé, Henri Bosc, Eddy Debray. Une troupe superbe ce qui promet un film d'envergure.

1940 est en bonne voie !

Envoyez ce coupon aujourd'hui

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Comté* .....

L'abonnement au "Courrier du Cinéma" est de cinquante sous par année, Deux ans $1.00.

Adressez ce coupon à

COURRIER DU CINEMA,

637 ouest Craig — Montréal

"L'Emigrante" avec Edwige Feuillère

Dans ce film, on peut lire sur la porte d'un bar en lettres paillettées, un nom de femme: Christiane. Christiane, c'est Edwige Feuillère; elle aime les bijoux à la folie, elle a trois clips sur une longue robe bleu drapeau. A ses bras brillent plusieurs bracelets; ses doigts sont couverts de bagues magnifiques. Il arrive que tous ces bijoux éveillent la curiosité d'un commissaire de police, et voilà le point de départ d'une série d'aventures dont Edwidge Feuillère est le centre lumineux.

Et pour finir du Sacha Guitry!

Le film de Sacha Guitry, *Ils étaient neuf célibataires*, est arrivé à Montréal. En plus de tout l'intérêt que l'on rencontre dans les films que joue Sacha Guitry, il doit nous révéler plusieurs jeunes acteurs dont les qualités naissantes ont légitimé le choix. Cependant les neuf célibataires sont plutôt connus, puisqu'ils portent comme noms: Dubosc, Aimos, Morton, Sinoël, Victor Boucher, Gildès, Max Dearly, Saturnin Fabre et André Lefaur.

Nous fournissons à tous les Cinémas de

FRANCE-FILM

les

Serviettes de Papier "HYPRO KRAFT"

(EN ROULEAUX)

Nous avons une ligne complète de produits sanitaires se recommandant pour leurs qualités hygiéniques.

HYGIENE PRODUCTS LIMITED

185 OUEST, RUE LAGAUCHETIERE

Tél.: LA. 0118-0119 **MONTREAL**

La plupart des gens vivent une existence calme et régulière. Leurs goûts, en général, sont simples; leurs habitudes, modérées. C'est pourquoi un si grand nombre d'entre eux préfèrent la bière. En effet, quel est le breuvage stimulant qui, mieux que la bière, se conforme aux exigences d'une vie tempérante et modérée?

Sobre en tout — la Bière me suffit

Jean Murat a déjà été prisonnier des soldats allemands à Munich

Jean Murat s'apprêtait à faire le plus beau des voyages: aller de Paris en Indochine par la Grèce, Bagdad, l'Iram et les Indes. Il comptait muser pendant de longues semaines avant de rallier Saïgon, pour une nouvelle incarnation du capitaine Benoit, dans *Au service de l'Empire*, lorsque la guerre éclata.

—Jusqu'au bout, j'avais été optimiste, comme la plupart des anciens combattants, dit-il...

"Vingt-cinq ans déjà et ça recommence... Au moment de la guerre de 1914, je me trouvais à Berlin, en qualité de journaliste...

—Par quel hasard?

—Un véritable hasard, vous pouvez le dire. En Allemagne, j'étais en compagnie d'un ami roumain, attaché à une gazette de Bucarest. Il me présenta un jeune Français, Georges Blain, secrétaire du correspondant du *Matin*, qui partait faire son service militaire. Georges Blain me demanda si je n'accepterais pas de prendre sa suite.

"Je dis oui tout de suite. C'était en 1913. Un an et demi après, la guerre vint interrompre une carrière qui aurait pu être brillante! achève le "capitaine Benoit", avec un sourire ironique.

—La guerre de 1914, qui fit de vous un lieutenant...

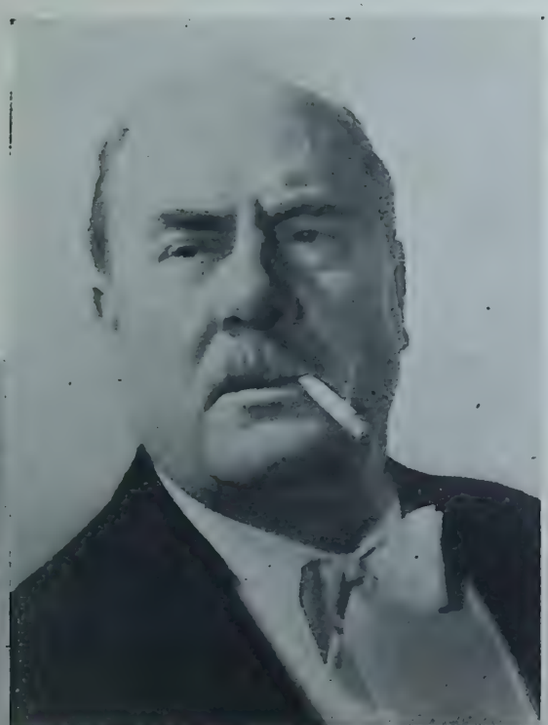
—De cavalerie d'abord, puis d'aviation.

Après être rentré péniblement en France... L'interprète du "Capitaine Benoit" se tait. Je sais qu'il n'aime pas évoquer les heures pénibles qui marquèrent le commencement des hostilités et son évasion d'Allemagne. Car Jean Murat connut les affres du camp de concentration de Munich. A quatre, ils s'évadèrent: trois Français et un Russe. Durant huit jours, ils marchèrent à travers bois, couchant à même le sol, laissant au Slave, qui parlait parfaitement l'Allemand, le soin d'acheter des vivres avec leurs derniers marks, jusqu'au moment où ils atteignirent enfin la frontière suisse! A la limite du lac de Constance, ils étaient sauvés!

—Le plus amusant de l'histoire, c'est que le consul français de Zurich, nous prenant pour des déserteurs, voulut nous faire coffrer à nouveau, reprend-il.

"En chemin, nous avions perdu le Russe! C'est incroyable, mais c'est vrai. Une après-midi, il alla repérer les environs et nous ne le revîmes plus. Fut-il pris et fusillé? Nous avait-il lâché? — ce que je ne crois pas. Jamais le mystère n'a été élucidé. Au bout de vingt-quatre heures d'attente, fourbus et affamés, nous avons repris notre route.

"J'ai gardé un souvenir si vibrant de ces heures tragiques que, l'an passé, un jour de cafard, je suis parti, avec ma voiture, pour refaire le chemin en sens contraire. Quelques heures m'ont suffi pour retrouver les endroits où nous étions passés. J'ai vécu des moments d'émotion. Aujourd'hui..."



ANDRE LEFAUR. Aristocrate et grand seigneur ! Comédien étonnant et toujours versatile. Jeu très fin, nuancé. Un artiste complet dont chaque création est un joyau. Hier "Topaze", aujourd'hui "Lord Clayton". Que sera-t-il demain ? Peut jouer tous les rôles.

ALERME. Un explosif terrible prêt à sauter ! Son jeu crève toujours l'écran. Volubile, remuant. Pince-sans-rire étonnant. Esprit agile qui fait un succès du moindre petit emploi. Excelle dans les rôles de papa bourru mais si tendre au fond. Un grand artiste riche de dons.

●

Francen débuta en vendant de la soie

Bien qu'à l'écran Victor Francen affectionne de jouer avec tant de réalisme les officiers de marine, il ne faurait pas supposer que cela soit la conséquence d'une vocation manquée et que dans sa jeunesse Victor Francen eut rêvé de naviguer en mer. S'il eût été natif d'Anvers, cela se fût peut-être compris. Mais il était de Tirlemont et ce n'est pas de cette calme cité belge que s'ouvrent les grands espaces. Cependant le jeune Victor commença par rêver voyage et il faillit s'échapper du toit paternel pour suivre un théâtre forain. Mais ses jeunes années s'écoulèrent tranquillement à entrer dans une maison de soieries à Bruxelles. Durant quelque temps il mania les coupons multicolores, chiffonna des étoffes soyeuses avec une délicatesse sans pareille, accueillant la clientèle avec une correction que jalousaient tous ses collègues. Toutefois le commerce ne lui faisait pas oublier que ses premières amours furent pour le théâtre. Il s'était fait admettre dans une petite société d'amateurs dont le metteur en scène lui donnait des leçons. Celles-ci furent incontestablement profitables puisque celui qui les reçut débutait en 1908 sur la scène du Parc de Bruxelles, avant de partir pour Paris où les théâtres des boulevards allaient consacrer son grand talent.

▼

Quand une scène du découpage exige l'utilisation d'une magnifique grappe de raisin l'on ne se sert jamais d'une véritable grappe de raisin. L'on emploie en guise de doublure des olives artificiellement montées en grappes.

▼

Le cinéma va célébrer le cent cinquantenaire de la Révolution Française Maurice de Cannonge mettra en scène *Amour sacré de la Patrie*. Jean Yonnel sera en tête de la distribution.

Fernandel a une dent contre les Allemands

Ne froncez pas les sourcils en vous demandant qui est Fernand Contandin : car c'est le nom de famille de ce garçon sympathique et de ce grand acteur qu'est Fernandel.

Les Marseillais sont fiers d'avoir un tel compatriote, et les journaux locaux bien davantage encore puisqu'on pouvait lire, l'autre jour dans l'un d'eux, que Fernandel était promu sergent...

Ce qui est parfaitement faux.

Fernandel est soldat de 2e classe.

Après son affectation à Marseille, il est passé à Avignon, et actuellement il se trouve quelque part, en deçà de la Haute-Marne, avec ses camarades.

Fernand est optimiste; il a toujours son rire célèbre, et quoiqu'il garde une dent contre les Allemands, il n'est pas près de leur donner sa mâchoire entière.

Parce que les dents de Fernandel font partie du patrimoine français, comme les mains de Jules Berry les sourcils d'Alerme et la pomme de Dauphin.

On avait proposé à Fernandel de rester à l'arrière et de chanter pour distraire nos poilus.

Il n'a pas accepté, et il est parti, dès le premier jour, simplement, comme tout le monde.

▼

La grande relève

On prévoit une liste imposante de grandes vedettes pour ce film de Julien Duvivier.

Pierre Blanchar en sera le héros principal, entouré, paraît-il, de Françoise Rosay, Gaby Morlay, et l'on a prononcé les noms de Raimu, Louis Jouvet, Jean Gabin.

DEUX HEUREUX ET CHICS FIANCES

Nous annonçons le mariage prochain de Gérard Landry et de Gaby Sylvia. Ces deux jeunes artistes se sont taillé une belle place au cinéma français et vont sans doute continuer. A tous deux l'expression sincère de nos voeux les plus ardents.

Projecteurs Filmosound

et

films parlant français en 16 m-m

Si vous voulez donner des représentations de cinéma avec du film parlant 16 m/m, il importe que ces représentations soient parfaites sous tous les rapports et que votre clientèle soit satisfaite, sans quoi elle vous délaissera.

Aussi bon que soit le film, le son ne pourra pas être clair si votre appareil de reproduction du son n'est pas parfait.

La Compagnie Bell & Howell travaille depuis 30 ans à doter ses appareils "Filmosound" des qualités primordiales suivantes.

1er—Une image claire, nette et fixe et une reproduction intégrale du son.

2e—La facilité d'opération et de placement du film dans l'appareil.

3e—Une construction simple et robuste assurant un rendement parfait pour nombre d'années.

4e—La simplicité d'entretien, de graissage et de nettoyage et la facilité d'obtenir les pièces de remplacement et le service d'ingénieurs experts.

Egalement à votre disposition une librairie de plus de 85 programmes complets comprenant tous les plus gros succès de la production française.

Ecrivez-nous et nous nous ferons un plaisir de vous donner tous les renseignements voulus sur la vente des projecteurs et la location des programmes.

FRANCE-FILM

Service du 16 m/m ininflammable.

637 ouest, rue Craig, Montréal

Michèle Morgan croit que l'on peut aimer plusieurs fois

Grands yeux clairs, si grand ouverts sur la vie, si tristement et limpidement ouverts. Profil délicat, celui d'une enfant. Mais la bouche d'une femme, si ferme, si belle. Un air tremblant, meurtri. Tant de fragilité. Le poids d'une fatalité tragique. Si jeune, elle a déjà vécu, trop vécu, passive et ballottée par les évènements ou poussée par un besoin de vivre très vite, trop vite. Mais l'amour éveille en elle des gaucheries, des puretés, des naïvetés d'adolescente, étrangement et étroitement mêlées à une ardeur passionnée, pathétique, désespérée. Une fleur dans la tempête, un peu bousculée, mais tellement émouvante.

— Comme c'est difficile, de parler de l'amour. Il me semble qu'on ne peut en parler que lorsqu'on a sa vie derrière soi, et son expérience faite. et des preuves à l'appui. On ne peut parler de fidélité, d'amour durable, que lorsqu'on a dix, vingt ans de mariage. Sinon, lorsqu'on ne sait rien encore, qu'on hésite, qu'on tâtonne, qu'on se perd dans son petit problème, avec son seul instinct son seul espoir, on est pleine d'hésitations et de superstitions. On n'ose rien assurer de peur que le lendemain ne vienne vous démentir.

"Mes personnages, ce sont de pauvres gosses. Je les plains. Elles se gaspillent. Elles se laissent porter par les événements. Ce n'est pas leur faute. Moi je suis plus formée, plus accrochée. Mais en même temps j'ai comme elles le goût du malheur, quelque chose d'inquiet qui fait qu'un bonheur n'est jamais pour moi sans ombre, ou sans péril. Mes héroïnes n'ont pas de chance, en amour. Mais on ne voit qu'un épisode de leur vie. On peut avoir vécu un drame à vingt ans, et être parfaitement heureuse et comblée à trente. Il me semble qu'on peut aimer plusieurs fois. Puisque l'être entier se renouvelle tous les sept ans, le coeur aussi. L'amour est toujours là, possible, pour chaque être. Mais il ne faut pas le chercher. Il faut qu'on le trouve. Ce peut être un amour profond, un grand amour... Mais, je ne crois pas à l'amour tranquille. Tout dans la vie est si fragile, si menacé... et, naturellement l'amour plus que toute autre chose. C'est ce qui en fait le prix.

▼

Pierre Fresnay refuse de dire la simple réplique: "Je t'aime, chérie". Il a promis à Yvonne Printemps à qui il a dit cette phrase le jour de leur rencontre qu'il ne se répéterait jamais exactement à l'écran. Si les scénaristes lui donnent cette réplique à dire, il la change en simple "je t'aime" ou "je t'aime, ma chère", ou "je t'aime passionnément', mais jamais il ne dit, à l'écran: "Je t'aime chérie".

Michèle Morgan artiste mystérieuse et jamais satisfaite

Michle Morgan a terminé sous l'autorité de Jacques Feyder, les dernières scènes de *la Loi du Nord*. C'est une chose étrange que de voir une fille aussi jeune et aussi belle porter au dedans d'elle-même une secrète mélancolie. A quelqu'un qui l'interrogeait un jour, elle disait que son climat était fait d'une certaine angoisse, car disait-elle, le bonheur ne peut exister pour elle. A vrai dire, c'est une nature insatisfaite, ce qui ne veut pas dire instable, et, à bien considérer les choses de près, c'est peut-être une des conditions de progrès pour une artiste que de tendre toujours vers autre chose, vers l'inaccessible, vers une perfection qu'elle n'atteindra jamais.

Quand on étudie sa vie d'enfant, on se rend compte qu'elle était peuplée de rêves ou de personnages imaginaires. Un jour que sa mère lui demandait:

—Simone — parce qu'elle s'appelle Simone — qu'est-ce que tu fais?

Elle déclara qu'elle était en train de recevoir des invités et elle présenta ces derniers:

—Le marquis de Carabas, Riquet à la Houppe, les demoiselles de Salespareille et sa chère Mme Salamanque.

Et elle désignait en même temps un fauteuil Empire, un palmier nain, deux candélabres et le poêle de la salle à manger. Ainsi vivent les petites filles et peut-être que Michèle Morgan poursuit dans la vie ses rêves d'enfant. C'est peut-être même pour cela qu'il y a au fond d'elle-même quelque chose d'inassouvi et de désespéré.

C'est le hasard qui la conduisit dans la jungle des studios. Ce fut Marcel Carné qui la vit pour la première fois, et il dit d'elle: "Je ne sais pas encore si elle a du talent, mais, ce que je sais, c'est qu'elle a un beau visage", et quand il l'eut vue jouer, il conclut qu'il était sûr de son avenir parce que, désormais, il était certain qu'elle avait autant de talent que de beauté.

Gribouille fut son premier succès. On la vit ensuite dans *Orage*. On va la revoir dans "*La Dame de Coeur*", "*Le quai des Brumes*", "*Le récif de Corail*", et "*La Loi du Nord*". Dans chacun de ces films, elle montre sa sensibilité frémissante et ses gestes pathétiques. Elle a un visage d'enfant. Elle est frêle et se maquille à peine. Mais elle a des yeux étranges vert-de-gris, qui semblent irréels. Le succès ne lui a pas donné le bonheur qu'elle cherche. Elle dit comiquement cette mélancolie inguérissable:

—J'aimerais parfois pouvoir éclater, me mettre en rogne, tout casser, et pourtant je ne serai jamais entièrement heureuse. Peut-être suis-je contente d'être malheureuse.

Quand une artiste prononce de semblables paroles, c'est qu'elle éprouve le besoin d'oublier sa propre existence et elle trouve cet oubli au studio en incarnant une créature imaginaire, la créature de ses rêves, de ses beaux rêves d'enfant qu'elle ne parvient pas à oublier tout à fait.

Elle est repartie il y a quelques jours pour la Savoie où elle s'est retrouvée face à face avec la solitude. Qui sait si elle ne va pas faire une nouvelle provision de force sur ces hauteurs où elle se sent si bien à l'abri du monde?

Elle représente en réalité le mystère que porte en elle toute femme, toute destinée aussi, et c'est ce qui constitue ce charme qui trouble ceux qui l'approchent. O mystère féminin!...

Politesse à la manière... de Jean-Pierre Aumont

—Tout le monde est terriblement bien élevé! déplore Jean-Pierre Aumont.

"J'aime manger tout avec les doigts. Les frites et la salade, la côtelette et le fromage, tout ce qu'on peut quoi!...

"Dans d'autres domaines... Si je puis ainsi m'exprimer sans jeu de mots... une de mes joies est d'entrer dans les propriétés privées en sautant le mur, même si les gens sont là. Ça ne me gêne pas du tout d'arriver en explorateur devant une terrasse où les châtelains et leurs amis prennent le thé ou un bain de soleil. Ça ne me gêne pas davantage d'explorer leurs terrains s'ils sont absents.

"J'aime aussi beaucoup chanter dans les escaliers: ça ne se doit pas non plus. Et je ne déteste pas, à l'occasion, quand quelqu'un emploie des gros mots en quantité lui répondre par des gros mots en cataracte! Je possède un petit répertoire assez complet, assez divers, qui couvre une bonne surface en somme, répertoire dont je ne fais point part aux dames.

Allez-y, Jean-Pierre: mettez les doigts dans la sauce dites *zut* sous les formes les plus variées, chantez où, quand et comme l'envie vous en viendra, c'est le moment ou jamais où ces diverses professions vous rendront sympathique en diable. Par exemple, attendez la paix pour sauter le mur.

CELOTEX
Fournitures d'Acoustiques

Acousti-Celotex -- Calistone
Heerwagen Tile -- Calicel
Calicel Castone -- Absorbex

Pour tous vos problèmes d'acoustique

CHAQUE cinéma pose des problèmes d'acoustique spéciaux. Les matériaux modernes fabriqués pour répondre au besoin d'une parfaite distribution sonore exigent d'être traités par des ingénieurs experts dans leur application aux salles, tant anciennes que nouvelles, si l'on veut qu'ils donnent satisfaction. Dominion Sound Equipments Ltd. a à son service le personnel d'ingénieurs en acoustique le plus compétent qui soit au Canada. Leur travail vous permettra de construire sans crainte d'erreur.

Dominion Sound Equipments
LIMITED
BUREAU CHEF: 1620 OUEST, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL
HALIFAX — TORONTO — WINNIPEG — REGINA — CALGARY — VANCOUVER

UN SERVICE NATIONAL POUR LES THEATRES

Notre roman complet

par RAYMOND FERREY

Le Passé est mort

▼

Les villages canadiens ont ceci de commun avec les villages des autres pays que les nouvelles s'y propagent vite.

Ici comme ailleurs pullule cette catégorie de personnes que l'on appelle "les gazettes ambulantes".

Que ce soit à la porte de l'église, après la grand messe, à la boutique de forge quand elle n'est pas remplacée par un garage, au magasin général, on est sûr d'y recueillir les derniers potins et de connaître tous les faits et gestes des habitants.

Valbois n'échappait pas à cette particularité. Il était d'autant plus un centre de commérages que le chemin de fer y passait et qu'il desservait quatre ou cinq petits villages avoisinants, établis à l'intérieur des terres.

* * *

Le notaire Lépine achevait de souper quand un sifflement strident suivi d'une sonnerie de cloche annonça que le train du soir entrait en gare.

Il se leva, traversa le hall de l'hôtel et s'achemina sur la grand'rue jusqu'à la gare.

Le train était déjà reparti. La foule le regarda disparaître dans une courbe et s'ébranla lentement vers le magasin du père Julien où se trouvait le bureau de poste.

Après avoir constaté qu'aucune de ses connaissances n'était au nombre des nouveaux arrivants, Jean Lépine prit à son tour le chemin du bureau de poste.

Dans un coin du magasin, à côté de comptoirs et de tablettes chargées de marchandises une cage grillagée s'élevait. Le guichet en était clos.

Florence Julien classait le courrier. Les citoyens de Valbois se formèrent par petits groupes selon leurs occupations ou leurs sympathies et commentèrent les dernières nouvelles.

—Bonjour, notaire. fit quelqu'un.

—Bonjour Octave.

—Vous savez qu'on va avoir un nouveau gérant de banque...

—J'en ai vaguement entendu parler. Est-ce qu'il est arrivé?

—Oui... Il s'est fait conduire au même hôtel où vous demeurez... Il y avait deux femmes avec lui... Vous savez pourquoi l'autre s'en va?

—Il paraît qu'il a trop escompté de billets... Lambert, du moulin à scie doit $3,000 à la banque et n'est pas capable de les payer... Le boulanger...

Le bruit du guichet qui se levait vint interrompre l'énumération des débiteurs insolvables ou supposés tels.

Florence appela les gens par ordre alphabétique et bientôt chacun s'absorba dans la lecture de son courrier ou des journaux.

* * *

En retournant à son hôtel, le notaire Lépine était loin de se douter qu'une existence nouvelle commencerait bientôt pour lui. Il était loin de se douter que ce commérage entendu tantôt marquait une étape dans sa carrière. qui influencerait toute sa vie.

De certains hasards dépendent des troubles, des émois, des bonheurs ou des peines dont, malgré soi, qu'on le veuille ou non, l'on est esclave.

Il alluma une cigarette et, pour se dégourdir les jambes à demi ankylosées par une journée longue d'immobilité, il accomplit sa promenade quotidienne.

La vie sédentaire de notaire de campagne ne lui permettait pas beaucoup d'exercises physiques. Pour ne pas laisser l'embonpoint le gagner, il se livrait, tous les soirs, à son sport favori: la marche — que le français appelle le "footing" sans doute pour lui donner une apparence plus sportive. Le dimanche, il faisait de l'équitation. Il louait un cheval d'un de ses clients et s'enfuyait au loin au pas, trot ou galop.

Le village de Valbois ne manquait ni d'attrait ni de pittoresque. Il était situé à environ 150 milles de Montréal dans une contrée vallonneuse où une rivière: la Tortue coulait lentement en décrivant les méandres les plus capricieux. Des bois d'érables comme des îles de verdure au milieu des terres cultivées se dressaient ça et là. Jules en connaissait une couple pas trop touffus où il pouvait s'aventurer avec son cheval. Ils côtoyaient tous deux un lac, le même, lac poissonneux où parfois des citadins de passage allaient taquiner la truite.

Jacques salua quelques connaissances au passage, s'arrêta à causer avec des gens qui prenaient le frais sur la vérandah de leur maison et vers l'heure crépusculaire quand la pénombre commença d'estomper le contour des choses il s'en revint à sa chambre.

On était au début de juin et l'air avait la douceur du printemps tardif. Avant de franchir la porte de l'hôtel, il s'arrêta à regarder une dernière fois mourir le jour. Il s'emplit les poumons d'air pur, puis entra.

D'un coup d'oeil il fit le tour du hall. Il y avait, à part les hôtes habituels, deux groupes d'inconnus arrivés du soir. Aux rires sonores qui accompagnaient leurs propos il devina que le premier était composé de voyageurs de commerce. Quant à l'autre, il n'eut aucun doute sur son identité: c'était le nouveau gérant avec sa femme et sa fille.

Comme il ne jugea pas à propos de faire connaissance ce soir même il passa devant eux sans les saluer et s'installa dans un fauteuil de cuir à l'extrémité de la salle, le dos aux gens et parcourut les journaux du soir.

* * *

Le lendemain matin, il fumait tranquillement avant son déjeuner quand soudain, dans le haut de l'escalier, une silhouette de jeune fille attira son attention. Il reconnut vaguement la jeune fille qu'il n'avait fait qu'entrevoir la veille.

Il l'examina, la détailla, surpris lui-même de l'intensité de son examen. Tout en elle lui plut, spontanément. Elle était grande, souple de taille, le buste bien moulé et le galbe des jambes lui parut parfait. Le teint du visage était d'une blancheur mate, avec un peu de rose aux joues que n'activait ni la poudre ni le fard. Les yeux étaient noirs, très grands et légèrement taillés en amandes et les lèvres avaient le dessin d'un coeur qui s'évase.

Elle descendit lentement, très droite et regardant autour d'elle comme pour mieux se reconnaître dans ce décor nouveau.

Jean se dit en lui-même que si jamais il devait épouser une femme, cette dernière devrait ressembler à cette enfant. Elle possédait à son gré, la taille idéale: élancée et gracile.

Leurs regards se rencontrèrent. Il détourna les siens pour qu'elle ne s'aperçut pas qu'il la détaillait.

Elle se dirigea vers la salle à manger rejoindre son père et sa mère qui déja s'y trouvaient.

* * *

Cette journée-là, Jean Lépine fut distrait plus que de raison. Il ne put se concentrer sur son travail et il lui arriva à diverses reprises de faire répéter à ses clients deux ou trois fois ce qu'ils venaient de lui dire. Ne sachant ou ne voulant pas lire en lui-même, il ne sut à quoi attribuer cet état d'esprit. Aucun instant l'idée ne lui vint qu'il aurait pu être amoureux de la jeune fille entrevue ce matin. Jean Lépine avait 35 ans bien sonnés et l'autre en avait au plus vingt, si elle atteignait la vingtaine. Le fossé était donc assez large pour les séparer et il ne songeait même pas à le franchir.

Depuis dix ans qu'il était établi à Valbois où il pratiquait sa profession, Jean ignorait totalement ce que pouvaient être les troubles et les émois du coeur. Aucune femme n'avait fait vibrer en lui la corde sentimentale. Il s'était arrangé une petite vie sans heurts sans secousses. Tout au plus se permettait-il occasionnellement une légère escapade à Montréal, quelquefois à New-York où il faisait la noce avec quelques anciens confrères d'université. Il possédait une bibliothèque que beaucoup lui enviaient: très peu de romans, des ouvrages de critique, des mémoires, des à côtés de l'histoire. Avec ses amis les livres il avait passé de belles heures dans la tranquilité intime de sa chambre. Il avait aussi une autre passion: il spéculait sur les stocks. La Bourse constituait son violon d'Ingres et cependant il n'était pas joueur. Avant d'investir quelque capital, il étudiait, compilait, consultait jusqu'au moment où il croyait miser sans crainte. Et c'est dans la préparation de ses placements qu'il avait connu ses plus grandes voluptés cérébrales. Sa clientèle était considérable et les citoyens de Valbois avaient confiance dans la sûreté de son jugement.

* * *

Quelque temps après son arrivée à Valbois, Louis Bernard s'installa dans ses meubles à l'étage supérieur de la Banque. Son prédécesseur était retourné à Montréal depuis deux semaines déjà. Il était donc maintenant en fonctions et au courant de toutes les affaires financières de l'endroit. Durant son séjour à l'hôtel il avait connu le notaire Lépine et souvent, le soir, ils jouaient ensemble quelques parties de bridge en compagnie de Mme Bernard et de Lise.

Jean apprit que Lise avait dix-huit ans et qu'elle venait à peine de quitter le couvent. Leurs relations s'étaient simplement bornées à être partenaires au bridge ou adversaires selon le cas. En dehors de là il se contentait

Viviane Romance et John Lodge

Femme, éternelle esclave de l'amour. Homme, éternel esclave de la Femme. Tel est le thème de l'ESCLAVE BLANCHE", nouveau film de ces vedettes.

du banal salut accompagné des inévitables remarques sur la température.

Quand le gérant quitta l'hôtel pour s'installer chez lui, les relations cessèrent pour quelque temps. Elles se bornaient aux questions d'affaires.

Un après-midi que Jean était à la banque, Louis Bernard l'invita à venir veiller dans sa nouvelle demeure.

—Ma femme se plaint qu'on ne vous voit plus.

—Je vous savais occupé à votre installation. Je n'ai pas voulu vous déranger.

—J'espère que vous compenserez le temps perdu et qu'on vous verra plus souvent.

—Tous les soirs, si vous voulez.

Il se mit à rire de bon coeur de la franchise de sa réponse et, pour corriger ce qu'elle aurait pu laisser entendre, il ajouta:

—Franchement, je me suis ennuyé de nos parties de bridge. Vous savez, quand on vit seul en chambre, le jeu de cartes est défendu à moins de jouer au solitaire.

—Alors entendu pour ce soir. Ce sera une veillée intime, sans cérémonie.

—Entendu.

Jean Lépine apporta à sa toilette un soin inaccoutumé. Après avoir essayé toutes ses cravates avant de fixer son choix, il s'examina dans la glace. Il ne paraissait réellement pas son âge. Ses cheveux étaient drus et noirs. Aucun fil blanc ne les striait. Peu de rides sauf des traits caractéristiques un peu accentués. Ils donnaient à sa physionomie un caractère plus mâle.

Il se sourit à lui-même, satisfait de son inspection, et, la démarche assurée, la tête haute, il se dirigea vers le domicile de ses amis.

L'accueil fut cordial et empreint de simplicité. On semblait le considérer comme un vieil ami, un ami de toujours.

Quand il partit, on lui fit promettre de revenir souvent.

Lise exigea même de l'accompagner dans ses promenades, de jouer au tennis avec elle et alla jusqu'à proposer une excursion au lac pour le dimanche.

Jean promit tout. Il était heureux d'un bonheur inconnu jusqu'alors. Il découvrait un aspect nouveau de la vie.

Quand il retourna chez lui, des regrets l'assaillirent de n'avoir pas encore fondé de foyer. Ce serait si doux d'avoir une famille et la famille se résumait en une jeune fille comme Lise qui égaierait la maison de sa grâce et de sa jeunesse. Il commençait à éprouver pour elle un sentiment d'affection qu'il qualifiait de paternel.

* * *

Insensiblement les liens se tissèrent entre eux. Ils faisaient ensemble de longues promenades; ils jouaient d'innombrables parties de tennis; il avait même donné quelques leçons d'équitation. Parfois, le dimanche ils allaient en pique-nique. Jean se retrouvait une seconde de jeunesse; il se sentait comme à 20 ans.

Un soir qu'ils cheminaient ensemble, ils admirèrent le coucher de soleil somptueux comme il y en a dans les belles journées du mois d'août.

Ils communièrent dans une même admiration silencieuse, tellement la beauté du moment distillait d'émotions en leur être.

Brisant le silence, il dit:

—Vous n'avez jamais aimé Lise?

—Je ne sais pas! Pourquoi me demandez-vous cela?

Elle le regarda de ses grands yeux clairs et en souriant elle dit à son tour:

—Si je vous posais la même question? Avez-vous déjà aimé?

—Je repondrais comme vous: je ne sais pas. Peut-être est-il trop tard pour aimer, à mon âge...

Elle protesta

—Mais vous êtes jeune.

—Mon coeur est demeuré jeune.

La conversation en resta là.

. . . Et Lise et Jean continuèrent de se voir, heureux, sans savoir pourquoi d'être ensemble.

Un jour, elle lui annonça:

—Je pars demain pour Montréal passer une semaine en visite chez une amie.

—Vous allez vous ennuyer de Valbois?

—Peut-être.

—Allez-vous vous ennuyer de moi?

—Oui.

—Pour une jeune fille comme vous la vie à Valbois manque d'activité, de piquant. La compagnie y est rare.

—Je ne me suis jamais sentie seule. Il y a ma famille et il y a aussi vous, mon grand ami. Vous voulez bien être mon ami?

—Oui Lise. Je suis votre ami et vous n'en aurez jamais de meilleur, de plus sincère, de plus dévoué que moi. Je vous aime presqu'autant que si vous étiez ma fille.

* * *

Durant son absence les jours parurent à Jean Lépine longs comme des mois. Il allait bien chez les Bernard mais il n'y éprouvait plus le charme d'autrefois. L'idée s'imposa, comme une révélation, qu'il aimait cette enfant. Il y était attaché. L'aimait-il comme un frère? Plus que cela. De l'amitié amoureuse? De l'amour? Il n'éprouvait pour elle aucun désir charnel et il repoussait l'idée de la possession comme une mauvaise pensée. C'était un sentiment très doux, quelque chose de tendre et d'affectueux.

A son retour il lui cacha la découverte qu'il venait de faire.

Elle lui demanda:

—Vous vous êtes ennuyé de moi?

—Beaucoup.

—Et vous?

—Un peu . . .

* * *

Et les jours continuèrent.

Ils devinrent des semaines. Les semaines devinrent des mois.

A l'été succéda l'automne et la chute de la dernière feuille amena la première neige.

La campagne se replia sur elle-même. L'hiver passa et ce fut le printemps avec la sève qui monte dans les arbres et fait éclater les bourgeons et l'amour qui épanouit le coeur des hommes.

* * *

—Seriez-vous capable, Lise d'aimer quelqu'un qui aurait mon âge?

—Pourquoi cette question?

—Parce que . . . parce que j'ai peur moi de vous aimer.

Elle devint sérieuse, pensive et posant sur lui son regard franc, elle dit:

—Serait-ce un si grand malheur? Il crut lire en ses yeux un encouragement tacite à l'aveu des sentiments qui l'agitaient:

—Et si je vous disais que je vous aime . . .

—Je vous répondrais que moi aussi . . je vous aime.

Très doucement, il l'attira vers lui. Les bras se refermèrent sur elle. La bouche se posa sur le front et descendit sur les lèvres qui répondirent à son baiser.

Désormais un secret existait entre eux et les liens invisibles se resserrèrent davantage.

Jean Lépine était submergé par son bonheur. Il s'y noyait. Il se sentait grandi, rempli d'ambitions, capables des plus grands sacrifices, et il le lui dit sachant que ses paroles étaient vraies. Il y avait dans sa voix une conviction qui ne devait, ne pouvait pas la tromper.

—Lise, je vous aime d'un amour si grand que je serais prêt à vous immoler tout, même cet amour qui est tout mon bonheur si cela pouvait contribuer au vôtre.

Il eut le pressentiment que cette promesse, un jour viendrait, où il la lui faudrait exécuter. Il n'en éprouva aucune peine violente. Il serait doux de s'immoler pour elle, de contribuer à son bonheur par le sacrifice de ce qu'il avait de plus cher au monde.

Une phrase qu'il avait lu dans un livre et attribué à Dick Turpin, sorte de bandit chevalier de l'époque romantique, lui vint à la mémoire. Il l'adopta et la fit sienne.

—"Quoi qu'il arrive, où que vous soyez où que je sois si jamais vous aviez besoin de moi, dites un mot, faites un geste et j'accourrai vers vous."

* * *

Et, comme un coup de foudre, avant qu'il eut fait part à la famille Bernard de ses projets futurs, il apprit la nouvelle: M. Bernard retournait dans quelques jours pour Montréal: une promotion importante . . . et urgente.

La veille du départ, il étreignit Lise longuement dans ses bras et lui répéta la phrase: "Où que vous soyez. . ."

* * *

Toutes les quinzaines il allait à Montréal sous prétexte d'affaires, et il en profitait pour rendre visite aux Bernard. Il amenait Lise au cinéma et, après, dîner en ville dans un petit restaurant tranquille. Elle semblait toujours heureuse de le voir et lui demanda de prolonger son séjour. Elle était contente quand il retardait son départ d'une demi-journée.

A sa demande il remettait toujours le moment de faire part à M. et Mme Bernard de ses ententions de mariage.

Elle lui écrivait souvent, et lui, dans de longues lettres s'épanchait à coeur ouvert.

. . . Et subitement, ses lettres à elle devinrent plus rares . . . moins expansives.

A ses visites, elle n'éprouvait plus le même plaisir. A deux reprises il ne put la voir.

Une ombre menaçait son bonheur. Et, lors d'un voyage, il comprit avant de se rendre chez elle, il lui téléphona. Ce fut elle-même qui répondit. Il remarqua que la voix n'avait pas l'intonation coutumière. Elle était presque dure.

Elle avoua ne pouvoir le recevoir. Il insista. Elle opposa un refus catégorique. "Elle n'était pas seule."

Il comprit — Tout ce qu'il avait bâti de châteaux en Espagne pour abriter sa félicité s'écroula lamentablement. Un voile passa devant ses yeux et il éprouva une envie immense de pleurer. Jamais plus il ne tiendrait dans ses bras cette enfant adorée. Une main lui étreignait le coeur douloureusement.

Il demeura un instant sans répondre et quand il voulut reprendre la conversation, sa voix s'étrangla dans la gorge.

L'autre voix au bout du fil s'adoucit.

—Qu'avez-vous? demanda-t-elle, vous pleurez?

Il se raidit dans un effort suprême pour cacher sa douleur, et du ton le plus naturel du monde, il répliqua.

—Non . . . excusez-moi. Je toussais . . . J'ai un gros rhume.

Il se ressaisit davantage et, devant l'inévitable il continua, très calme.

—Je voulais simplement vous dire, Lise, que nous avions fait tous deux une grande méprise. . . Je croyais vous aimer d'amour . . . voyez-vous. . . Je me suis trompé . . . J'ai beaucoup d'amitié. . . Ne pourrions-nous pas être de bons vieux amis . . . Ce serait préférable.

Elle acquiesça.

Il se fit doucereux, insinuant, invita aux confidences.

Le film qui a remporté le PREMIER PRIX dans tous les pays du monde

Couronné à l'exposition du film à VENISE, jugé le meilleur film étranger par les critiques de NEW YORK, il consacre l'ultime supériorité de Jean Gabin, Michel Simon et Michèle Morgan

C'est avec fierté que nous consacrons cette double page à "Quai des Brumes". Pour qu'un film français ait délogé à Venise les productions américaines, anglaises et allemandes; pour qu'un film français soit primé par les critiques de New-York il faut que sa force soit indiscutable! Il faut que ses qualités soient incontestables!

Jean Gabin a ici le rôle dont il rêvait depuis toujours ! Taillé dans le roc, son personnage, une épave de la vie, se révolte contre le destin. Il cherche à se raccrocher. L'évasion ce serait pour lui le bonheur . . . au quai des brumes les bateaux en partance sont rares. Et Gabin restera . . . retenu par une femme.

Cette femme est à l'image de la nostalgie dont le coeur de Gabin est torturé. Deux êtres malheureux pour lesquels la vie n'a jamais été douce, ni bonne dans un regard ont uni leur pitoyable destinée. Tous deux ils iront jusqu'au bout de leur âpre chemin. Un drame inéluctable terminera la vie de l'un d'eux.

Le destin est ainsi. Dès qu'il s'acharne . . . il est sans répit.

VOILA POUR LE THEME. Le cinéaste Marcel Carné, élève de Feyder a tiré du roman de Pierre Mac Orlan tout le suc lourd qu'il contenait. En des images où la nuit et la brume jettent leur ombre il a traduit la lancinante détresse de deux malheureux. L'atmosphère en devient hallucinante; le réalisme est à son maximum d'intensité. A peine une détente, fournie par un chien errant qui s'attache aux pas de Gabin et oppose à sa méfiance une touchante sensibilité de bonne bête. Devant de telles images toutes traitées en clair obscur on sera saisi. C'est voulu. Car enfin . . . au quai des brumes . . . la lumière est sourde et entretient le cafard. Marcel Carné avec un art surprenant et une connaissance étonnante de la diffusion de la lumière a narré son récit en ombres complices qui s'attachent aux personnages et grandissent leur stature sur la route de leur implacable destin.

L'INTERPRETATION. Jean Gabin se surpasse. Révolté impulsif, taciturne désespéré il l'est avec une force de persuasion sans égale. Michel Simon est inquiétant, jaloux, étrange. Michèle Morgan apporte sa personnalité très attachante à un personnage émouvant dans sa passivité.

. . . Autour de ces trois piliers on a groupé Pierre Brasseur qui blêmit sous les gifles; Delmont, énigmatique; Le Vigan, peintre obsédé; Aimos, toujours pittoresque.

LE SCENARIO EN QUELQUES LIGNES

Un soldat de la Coloniale arrive au Hâvre, en camion et y cherche un abri. Sans le sou, il échoue, grâce à un sympathique clochard chez un original, Panama qui l'héberge, le nourrit.

La même nuit il fait connaissance de Michel, un peintre singulier et de Nelly. Celle-ci redoute de rentrer chez elle où l'attend son tuteur. Cet homme appelé Zabel est guetté par des voyous dont le chef est Lucien, un lâche.

Jean, le soldat (c'est un déserteur on l'a deviné) hérite des habits et du passeport du peintre Michel, disparu. Son désir est de s'embarquer pour le Vénézuéla mais son amour pour Nelly le retient à terre.

C'est au moment où il va fuir vers le port que Lucien traîtreusement l'abat.

LE QUAI DES BRUMES

—Contez-moi tout, voulez-vous, comme à votre meilleur ami, le plus fidèle . . . Je suis presque un père pour vous.

Elle avoua ce qu'il devinait déja: un autre était passé dans sa vie, plus jeune, qui lui avait fait voir en elle-même. Elle garderait toujours à l'égard de Jean un sentiment très doux. Elle ajouta, sans se douter le moins du monde de la cruauté de ses paroles, de ce qu'elles avaient de blessant, de lancinant :

—Vous serez le parrain de mon premier bébé.

Il lui souhaita tout le bonheur possible, lui demanda de le prendre comme confident, de lui conter ses joies et ses peines.

* * *

Il demeura deux jours à Montréal avant de regagner Valbois. Il était si triste si désemparé qu'il avait peur de ne pouvoir cacher à ceux de son village tout le désarroi de son âme et le désespoir de son coeur. Son amour augmentait d'intensité de n'être plus partagé. C'était un poids lourd qui lui écrasait le coeur. Seule l'idée d'avoir contribué par le sacrifice ultime de tout ce qui était la joie de vivre au bonheur de l'aimée mettait un peu de baume sur la plaie vive par où son âme saignait. Il en éprouvait une sorte de volupté douloureuse.

"Où que vous soyez où que je sois, si jamais vous avez besoin de moi faites un geste, dites un mot et j'accourrai vers vous."

La soif le brûlait de se dévouer à nouveau. Cette phrase, elle revenait dans toutes ses lettres. Car Lise, fidèle cette fois à sa promesse, continua de correspondre avec lui, même après son mariage. Il était le confident, l'ami sûr. Il la reconfortait, l'encourageait, lui donnait de bons conseils.

* * *

Les années ont passé. Jean Lépine a épousé il y a quatre ans une veuve de 5 ans plus jeune que lui et qui lui fait la plus dévouée des épouses. Il n'est pas heureux.

Le souvenir le hante toujours du paradis perdu. La blessure ne se cicatrise pas; il l'entretient par une correspondance qui ne se dément jamais. Il cultive encore la petite fleur bleue.

Une lettre lui est arrivée: un cri de détresse.

"Mon grand ami!

Je veux vous voir immédiatement. J'ai besoin de vous".

Lise."

Tant de laconisme l'étreint douloureusement. Quelle détresse se cache derrière ces deux phrases?

Il va vers la glace et se regarde. Les cheveux grisonnent aux tempes, quelques rides sillonnent son front; l'oeil n'a plus la même puisance qu'autrefois. Malgré cela il ne porte pas son âge: 48 ans. La taille n'a pas épaissi; les épaules sont aussi droites. Il récapitule sa vie. Moralement une faillite; financièrement un succès. Il est riche. Très riche même. Qu'attend-t-il pour jouir de la plénitude des jours! Il a son foyer qu'égaie une petite tête blonde. Il a une femme charmante, bonne et dévouée qui l'aime comme il aurait voulu que l'autre l'aimât. Que lui faut-il de plus? Pourquoi viser la chimère? La réalité est là pleine de joies. Il n'avait qu'à ouvrir la main pour les cueillir. Il n'a pas voulu. Le passé l'a tenu comme un esclave.

* * *

D'une main nerveuse, il appuie sur le timbre. Ses jambes tremblent, ses tempes bourdonnent, sa gorge se serre.

La porte s'ouvre.

Il a peine à reconnaître la personne qui vint lui ouvrir: Elle est prématurément vieillie; les traits sont empâtés, la taille épaissie.

L'ameublement est modeste, bourgeois, sans luxe.

L'émoi de tantôt disparaît; il n'éprouve que de la pitié.

Elle lui conte son malheur. Son mari a spéculé; il a perdu. Pour se ressaisir il a fait un faux. Lui seul peut la sauver.

Il consent, heureux. Ce n'est pas un prêt, un don.

Il a acheté sa quiétude d'esprit, sa liberté de coeur.

Le passé est mort, qui le faisait souffrir.

Il se hâte de retourner chez lui et de serrer dans ses bras, bien fort, sa femme et l'enfant qui ne comprendront rien à cette transformation.

Raymond FERRAY.

Triomphe au front pour Chevalier et Joséphine Baker

Il y a quelques semaines Joséphine Baker et Maurice Chevalier sont allés au front chanter pour les soldats. La tournée fut un triomphe. "Joséphine" chantait pour les troupes noires, bien entendu, et "Maurice" devant un parterre de soldats français et britanniques unis dans le même enthousiasme. Un speaker français et un speaker de la B.B.C. présentaient le spectacle.

Le grand auteur-acteur Noël Coward était également au programme. Il est l'auteur de cette histoire dont le speaker anglais se servit, au début de son speech à l'auditoire.

—Ayez pas peur, les gars, je ne vais pas parler longtemps. Pas comme ce speaker écossais, vous vous rappelez?

"Il commence par dire qu'il parlera une ou deux minutes. Puis il se lance, il parle, il parle... une demi-heure, une heure, deux heures. A la fin, il s'arrête brusquement, il s'excuse:

"—Oh! pardonnez-moi, j'ai été un peu long. Il n'y a pas de pendule ici, alors je ne me suis pas rendu compte..."

"Un silence. Puis un auditeur se lève et, simpemlent:

"—Merci, Mon Dieu! Il y a un calendrier . . ."

* * *

Maurice Chevalier souleva un enthousiasme délirant.

Sa manière bonhomme simple, et l'art avec lequel ce maître comédien sut s'adapter à son public lui conquirent tous les coeurs.

L'auditoire anglais surtout s'émerveilla.

Dans une chanson où revenait cette phrase: *Le colonel a l'albumine...*, le populaire chanteur, s'interrompant, demanda:

—Savez-vous ce que c'est que l'albumine?

Les Tommies répétèrent:

—*Olbiouminn?*

—Non, fit Chevalier, *l'al-bu-mine!*

Et chaque fois que le mot revenait, les Anglais glapissaient: *Olbiouminn!*

Ce fut un triomphe.

Il n'en faut pas plus.

La situation a l'air tendue entre Odette Joyeux, Lucien Galas et Madeleine Robinson. Elle l'est sans aucun doute. Nous le saurons bientôt grâce au film "Les Hommes Sans Soleil", un drame se déroulant chez les mineurs.

"Presque tous mes invités aiment le vin,"

dit Mlle FRANCES JAMES

artiste et vedette radiophonique bien connue . . .

"et c'est pourquoi j'en sers toujours!"

"Par les temps difficiles que nous traversons, nous désirons avant tout être sobres. Je suis sûre que c'est à cause de cela que, maintenant, presque tous mes invités préfèrent le vin." déclare Mlle James.

IL y a de bonnes raisons de prendre de plus en plus l'habitude de servir du vin. D'abord, c'est que les vins du Canada sont à l'apogée de leur qualité. Le Vin St. Georges, par exemple, est fait maintenant avec certaines variétés de raisin qui sont cultivées *exclusivement* dans les vignobles de la maison Bright. Vous trouverez que le Vin St. Georges est plus vineux, plus capiteux et plus délicat, parce que le raisin qui est employé pour sa préparation et son mélange est cultivé dans les plus grands vignobles du Canada—propriété exclusive des fabricants du Vin St. Georges. De plus, l'immense capacité de leurs chais (4¼ millions de gallons) signifie que le Vin St. Georges n'est jamais embouteillé avant d'etre convenablement vieilli.

Il a toujours été *de bon goût* de boire du Vin St. Georges. Maintenant, c'est un vin *économique*. Essayez le Vin St. Georges aujourd'hui même!

DANS LE QUÉBEC, C'EST LE *Vin St. Georges*

TELLE QU'ELLE ETAIT EN SON VIVANT

réalisé en film
sous le titre
"LA LOI DU NORD"

Shaw s'offrit pour tenter le passage. Je l'assurai en lui filant une corde et je ne pus m'empêcher d'admirer son audace et sa sûreté de pied. Parvenu à l'autre port, il assura la corde à un rocher et nous établîmes une espèce de rampe. Nous en avions besoin pour transporter nos provisions. Il était dangereux de laisser les chiens effectuer ce trajet avec des bâts qui risqueraient de frotter contre la muraille. Mieux valait effectuer plusieurs portages. Et, de fait, malgré les précautions prises, l'un de nos chiens glissa et alla s'abîmer sur le glacier. Il ne fut plus qu'une tache sanglante et pitoyable.

Robert nous avertit du danger qu'il y avait de couper un large sillon transversal dans la neige. Ayant récupéré notre corde, nous dévalâmes donc, l'un derrière l'autre, la pente qui devait nous conduire au glacier.

* * *

Je crois avoir dit, déjà, que la neige créait pour nous un danger nouveau, celui des crevasses cachées. Robert insista donc pour que nous nous encordassions. Il avait pris la tête, tenant à la main un long bâton, dont il se servait pour pratiquer des sondages nombreux et prudents. Jacqueline le suivait à une dizaine de mètres, et je suivais Jacqueline à une égale distance, prenant soin de tenir la corde aussi tendue que possible, ainsi que me l'avait enseigné Shaw.

Nous arrivâmes sans incident jusqu'à cette ligne de séracs que nous avions repérés. Il me parut que la distance parcourue pour y arriver dépassait singulièrement l'estimation que nous avions faite. Nous nous sentions tous trois fatigués. Des inégalités semblaient révéler la place d'une moraine. Ce que nous vérifiâmes en déblayant la neige. Et, comme le soir tombait, nous campâmes silencieusement.

Il faisait tellement froid que nous résolûmes de faire tente commune. Jacqueline n'éleva pas d'objections. Mais ses lèvres crispées disaient que c'était une souffrance pour elle.

Et, cependant, le besoin de nous réchauffer nous jeta les uns sur les autres.

C'était une situation pénible. Nos respirations s'élevaient, se condensaient à la partie supérieure de la tente, y formaient un peu de givre, et ce givre, en fondant, pleurait tristement sur nous.

Comme je comprenais, cette nuit-là, comme je partageais la répugnance de Jacqueline pour la tente commune ! Peut-être avions-nous des âmes très pures. Mais la misère de nos corps faisait de nous trois bêtes dans la même tanière. Trois bêtes malodorantes. Trois bêtes attristées, et sans doute un peu hargneuses.

Il me restait encore un peu de tabac et j'allumai une pipe. Mieux valait empester la tabagie que le misérable corps humain empêché, depuis des jours, de donner à sa toilette, les soins nécessaires.

Il est préférable, n'est-ce pas ? de passer rapidement sur de tels détails.

(*Tous droits réservés par la Librairie des Champs Elysées* 1940)

Si je les indique en passant, c'est qu'il est nécessaire de les soupçonner pour comprendre notre état d'âme. Plus que jamais nous devenions solidaires les uns des autres, puisque nous étions déjà obligés par la nature du chemin de marcher en cordée. Cela présentait un avantage et un inconvénient. Cela mettait en commun ce que nous avions de plus élevé en nous, le courage, le dévouement, l'abnégation, la discipline. Cela mettait en conflit toutes les parties les plus viles de notre être.

La victoire appartiendrait-elle à l'ombre ? ou à la lumière ?

* * *

Croyez que personne ne s'attarda au lit.

J'avais insisté sur la nécessité de monter avec nous un peu de bois sec, assez, du moins, pour préparer du thé, et faire dégeler un morceau de viande. Quelques brindilles suffisent à cela. Tout en faisant dégeler — non pas la neige — il en eût fallu trop ! — mais un bloc de glace détaché à la hache, j'observai le glacier et ses barrières rocheuses.

Nous avions gagné des vues sur de nouvelles aiguilles, toutes plus belles les unes que les autres. Derrière une haute dentelure, quelques nuages s'étaient amoncelés. Chacun d'eux avait sa personnalité, sa volonté propre, aurait-on dit. Les uns semblaient se reposer paresseusement sur les rochers, s'étirer comme si le travail leur semblait ennuyeux. D'autres se massaient, se chevauchaient, s'enroulaient en volute, comme pour une étrange gymnastique matinale. Le soleil levant émit un coup de projecteur et j'eus la vision d'une guirlande de roses qui eût reposé sur une écharpe transparente. Puis tout cela disparut dans un jet de flammes. Les sombres abîmes, eux-mêmes, furent un instant illuminés d'une lumière rouge. Et le ciel semblait irréel, violemment coloré de rose. Je pensai à un vers de Tennyson, qui m'était longtemps demeuré une énigme :

God made Himself an awful rose of dawn.

Jacqueline sortait de sa tente à ce moment-là. Elle me sourit faiblement. Mais nous ne parlâmes pas. A quoi bon ? Mieux valait communier ensemble dans le spectacle qui se déroulait devant nos yeux. Non pas un paysage immobile, certes, mais une scène animée, continuellement en mouvement. C'était la première fois que j'assistais à ces miracles météorologiques que la Nature réserve aux seuls audacieux qui affrontent la haute montagne.

Une aiguille projeta une longue bannière de nuages. Elle semblait onduler et flotter au vent, et faire trembler les reflets du soleil. Du côté de l'orient, aussi, les pics se mirent de la partie. Tandis que le soleil était demeuré bas sur l'horizon, ils s'étaient découpés en silhouettes sombres de cathédrales gothiques. Ils flambaient maintenant, comme incendiés.

* * *

Robert et moi lûmes ce paysage avec une admiration qui n'était point exempte de souci. Les grandes joies de la nature sont brutales. Ce réveil était une orgie grandiose qui n'en était encore qu'à la belle période de l'ivresse.

Et il nous fallait maintenant, par un long combat, forcer le passage d'une imposante défense de séracs. Leurs aiguilles tourmentées, réfléchissant de vives lumières, se hérissaient de pointes glacées qui affectaient les formes les plus effrayantes. Il n'est pas étonnant que tant de légendes concernant les monstres les plus divers aient pris naissance chez les peuples montagnards.

Nous nous engageâmes dans une sorte de passe entre deux blocs en équilibre instable, semblait-il. L'ombre glaciale nous dévora. La neige y était molle, et sans nos raquettes, nous nous fussions sans doute enfoncés jusqu'à la ceinture. Par endroits, les flancs de ce défilé se crevassaient en sombres et profondes cavernes d'un bleu profond, et le grondement lointain du torrent glaciaire montait jusqu'à nous. Cela nous rendait graves.

Nous émergeâmes enfin, pour nous trouver en face d'une portion singulièrement crevassée. Ces abîmes se développaient en éventail. Parfois, leurs parois étaient reliées les unes aux autres par d'étroites arêtes de glaces, moins larges que le pied. Nous avions quitté nos raquettes, soigneusement balayé la neige de nos mocassins et, comme si nous étions nu-pieds, nous nous cramponnions surtout avec nos orteils. De place en place, Robert s'arrêtait, et, se servant de sa hache, taillait des reposoirs. Au franchissement des crevasses, il fallait se mettre à cheval pour s'assurer.

Les chiens étaient pour nous un constant objet de souci. Ils traversaient prudemment, suivant avec un courage méritoire, mais exprimant leur désapprobation par des hurlements. Suivre une arête de glace était la partie qui leur était la plus facile. Le danger était à l'instant d'un franchissement. Leurs ongles les retenaient mal de la glissade mortelle. Comme j'étais le dernier de la cordée, c'était ma tâche de les faire sauter l'un après l'autre, et Robert et Jacqueline, couchés à plat ventre, les attrapaient pour ainsi dire au vol.

Au cours de cette traversée de crevasses qui nous prit toute la matinée, nous en perdîmes deux.

* * *

Nous nous trouvâmes alors sur une partie beaucoup plus égale. A cet endroit, l'inclinaison du glacier était faible et nous avançâmes sans trop de peine, — si ce n'est le souci constant d'une crevasse cachée — jusqu'à la prochaine ligne de séracs dont nous apercevions à une bonne heure de marche les fortifications.

Comme nous l'avions craint, le temps se gâtait. De méchants nuages sombres, irascibles, tournaient rêveusement autour des pics et de soudaines bouffées de vent balayaient la surface du glacier.

Nous n'en parvînmes pas moins à gagner les séracs et même à les franchir, dans des conditions qui me parurent à plusieurs reprises extrêmement périlleu-

ses, et exténués de fatigue, nous campâmes encore sur une moraine, dans des conditions semblables à celles de la veille.

Notre dernière vision de la journée fut celle d'un ouragan. Là-haut, la neige ressemblait à des vagues — quelques-unes monstrueuses — que le froid aurait arrêtées dans leur élan. De la crête de chacune d'elles s'élevait une neige poudreuse, dure et piquante, quasi métallique. De tous les endroits exposés du glacier s'élevaient de furieux tourbillons, tandis que les parties protégées du vent demeuraient calmes. Cela faisait alterner les bandes sombres avec les bandes claires. Cet aspect tourmenté était saisissant.

Il nous fallut ceinturer notre tente d'un mur formé de blocs de neige et de glace. Et, en dépit de cette précaution, nous craignions à chaque instant que les piquets ne fussent brisés, les tendeurs arrachés, et la tente emportée ou déchirée sous le poids de la poussière de neige. Celle-ci, au surplus, s'infiltrait par les moindres ouvertures et nous recouvrait.

Si las que nous fussions, nous passâmes une nuit sans sommeil, occupés à nous défendre contre les éléments. Mais nous sentîmes moins la misère de nos corps.

* * *

Le vent s'étant calmé le lendemain, il ne restait plus du mauvais temps de la veille qu'un peu de neige fraîchement tombée. Trois de nos chiens avaient disparu, mystérieusement engouffrés par la tempête. Peut-être gisaient-ils tout près, ensevelis dans la neige. Nous ne pouvions pas perdre notre temps à déterrer leurs cadavres. Et nous nous remîmes en route.

Le glacier touchait à sa fin et Shaw nous annonça que nous avions mangé notre pain blanc le premier (The worst is yet to come) et il ajouta : "Cheer up !" C'est-à-dire quelque chose comme: "Ayez le sourire !"

En effet, dans la lumière froide et impassible, le névé montait jusqu'à un champ de neige en forme de dôme, et le tout était couronné d'une barrière rocheuse d'assez vilain aspect. En haut de cette barrière rocheuse courait une corniche de glace qui me donna, je l'avoue, un certain frisson.

Nous parvînmes à la rimaye qui séparait le glacier du névé. C'était un gouffre effrayant, aux profondes murailles de neige. Il était, par endroits, traversé de ponts dont l'aspect n'avait rien de rassurant. Robert s'avança vers l'un d'eux, le sonda, parvint jusqu'au milieu et le bâton dont il se servait passa au travers de la neige. Il lui fallut faire demi-tour, non sans péril, et il revint vers nous, l'un et l'autre arc-boutés, prêts à enrayer la chute possible à l'aide de la corde bien tendue.

Nous trouvâmes un second pont qui offrait plus de solidité, et nous abordâmes enfin le névé.

Nous arrivâmes bientôt à une pente extrêmement inclinée. Elle était recouverte de neige molle, et, sous cette neige molle il y avait une glace dure, ce qui donnait à la neige des tendances à glisser. Cette particularité, bien connue des montagnards, créait un sérieux danger d'avalanche. Nous n'avions donc pas la ressource de nous élever diagonalement, ce qui aurait ménagé nos muscles. Force nous était de faire l'ascension de cette partie selon la ligne de plus grande pente.

La neige, au surplus, ne nous offrait qu'un appui rudimentaire. Il nous fallut donc nous relayer, Shaw et moi, et tailler marches après marches, à l'aide de nos haches. Nous montions ainsi, d'après mon calcul, de cinquante mètres par heure, environ. Et il nous fallait perpétuellement prendre les plus grandes précautions pour nous assurer les uns les autres.

Et cependant, au bout de trois heures de ce travail, il me suffit de me retourner face au vide pour être sérieusement impressionné.

Nous terminâmes l'ascension de ce long talus sans autre incident que la perte d'un nouveau chien. Parvenus au sommet de cette pente, notre tâche devenait plus simple. Nous nous trouvions sur une sorte de demi-calotte, très peu bombée. Nous pûmes chausser de nouveau les raquettes et avancer sans trop de difficultés. En revanche, nous nous sentions oppressés, et notre énergie morale, elle-même, avait sérieusement baissé. Nous évitions de nous regarder. Au fait, je crois bien que nous ne regardions plus qu'une seule chose, l'endroit où nous allions poser notre pied.

* * *

Il ne restait pas d'assez longues heures de jour pour nous permettre de franchir le col ce soir-là. Nous campâmes sur le dôme, tout près de l'arête rocheuse qui semblait nous opposer une dernière barrière. Elle était très échancrée et nous allâmes reconnaître un couloir en pente relativement douce — plus douce que la pente qui dominait le névé. Ce passage était certainement praticable, même pour nos chiens. Nous nous couchâmes, pleins d'espoir. Et, malgré le vent et le froid, je crois que nous dormîmes tous trois d'une façon assez paisible.

Le lendemain, il nous parut de bon augure que le temps fût clair et calme. Nous étions terriblement impatients de franchir les dernières barrières qui s'opposaient à notre liberté.

La marche dans le couloir nous parut relativement aisée. Elle se terminait par une escalade de rochers dans une cheminée étroite, pas très impressionnante d'ailleurs, où les prises étaient nombreuses, et dont la longueur n'excédait certainement pas quatre mètres. Shaw, l'ayant examinée, émit l'opinion que c'était un jeu d'enfant. Il monterait d'abord, Jacqueline le suivrait, je lui ferais passer les chiens à la corde et je monterais le dernier.

Je suivais des yeux l'effort de Shaw et j'admirais la science avec laquelle il opposait ses jambes à ses reins, ses bras à ses épaules, pour s'élever en une reptation régulière et rythmée. Parvenu au faîte, il nous pria de faire attention à nos têtes et attaqua de sa hache une corniche de neige et de glace, qui s'abîma en lourdes plaques. Cette opération coûta la vie à l'un de nos chiens. Mais nous nous attendions à ce que cette ascension fût un massacre assez général de ces pauvres bêtes et nous nous contentâmes de serrer les dents.

Je vis Robert s'élever d'un effort des poignets. Il demeura un long instant immobile, scrutant certainement le terrain devant lui. Puis il se retourna. Je m'attendais à ce qu'il donnât à Jacqueline l'ordre de le suivre. Il n'en fut rien. A notre grande surprise, il se laissa glisser jusqu'à nous. Il s'assit. Et je le vis pleurer silencieusement.

* * *

Nous respectâmes sa muette douleur. Il n'avait pas besoin de nous dire que le col, du côté opposé, était infranchissable. Nous pouvions nous imaginer la profondeur des abîmes dans lesquels son oeil avait plongé. Ils se mesuraient à la grandeur de son désespoir.

Il se redressa soudain. Sa figure ravagée avait déjà repris une expression énergique. Farouchement énergique.

Il nous cria un ordre :

— Attendez-moi ici sans bouger, je reviens dans un instant. Passez-moi la corde.

Il roula la corde en sautoir autour de son corps et partit vers la droite. Il se dirigea vers une autre aiguille qui fermait, au nord, la barrière rocheuse, et la dominait d'une trentaine de mètres.

Haletants, retenant notre respiration, nous le suivîmes du regard. Une arête rocheuse permettait à la rigueur une escalade d'un type acrobatique, mais les prises étaient si petites, si précaires que la ten-

Odette Joyeux et Lucien Galas sont les interprètes du film "Grisou" ou "Les Hommes sans soleil", une belle histoire d'amour se déroulant chez les mineurs.... ces hommes qui habitent les noires cavernes du sol et qui aspirent quand même au soleil du bonheur.

tative était visiblement scabreuse. Nous le vîmes s'arrêter un instant au pied de la paroi rocheuse et la mesurer de l'oeil. Hésitait-il ? Etudiait-il une voie d'accès possible ? Cette dernière hypothèse était sans doute la vraie. Car il attaqua immédiatement le rocher.

Il s'était dépouillé de son sac et n'avait gardé que la corde. Avec une étonnante connaissance de la technique spéciale de l'escalade, il grimpait et son effort semblait plus intellectuel que physique, tant ses mouvements étaient souples et sûrs.

A la bien regarder, cette tentative était désespérée. La plus grande partie du rocher nous semblait lisse, d'où nous étions. Nous pouvions nous rendre compte, au surplus, qu'il exerçait, par moment, son effort sur des prises d'ongles... Mais les moindres aspérités étaient employées avec profit par les jambes, sans cesse occupées à libérer les bras de leur effort. Et je remarquai avec quel soin il tenait son corps le plus éloigné possible du rocher, faisant entrer en jeu toutes les ruses de l'opposition des forces.

J'étais, à cette époque-là, complètement novice en matière d'alpinisme et Robert me semblait s'être attaqué à l'impossible. Je le voyais chercher tantôt à gauche, tantôt à droite, des prises dont l'importance m'aurait sans doute échappé, mais qu'il n'hésitait jamais à choisir. Je n'aurais pas su, comme lui, profiter d'une prise renversée, la tenir d'une main et repousser la muraille de ses pieds, le corps complètement en surplomb au-dessus du vide, puis aller chercher plus haut, une fissure dans laquelle il verrouillait l'avant-bras du membre libre. Les moindres feuillets rocheux semblaient obéir à sa caresse et l'aider à s'élever de quelques pieds. Une fois il détacha de la main une lame de pierre et nous eûmes l'impression de la chute fatale. Mais, déjà il avait coincé une nervure entre le pouce et les doigts et il recommençait de s'élever.

Il atteignit une petite plate-forme où il put se coucher et nous eûmes un moment de soulagement. A partir de ce moment, la nature du rocher semblait le favoriser davantage. Il disparut dans une cheminée étroite où nous ne pouvions plus mesurer sa progression que par la quantité de pierres, de poussière et de glace qu'il faisait glisser derrière lui dans son incessant effort de ramonage.

Il apparut au sommet, et demeura longtemps immobile, observant avec soin, nous semblait-il, tout l'horizon nord. Il nous fit un signe joyeux de la main comme pour nous rassurer. Ensuite, nous l'aperçûmes qui passait sa corde en position de rappel, la faisant passer sous sa cuisse, puis pardessus son épaule, avant de se confier à elle. Sa varappe l'amena à une plate-forme différente de celle sur laquelle il s'était reposé à l'aller. Cet itinéraire était habilement cultivé. Un champignon rocheux lui permit de disposer son second rappel, et quelques minutes plus tard, il était de retour auprès de nous. Il souriait et la joie éclatait sur sa figure.

— Il y a, dit-il, un col praticable plus au nord. Nous passerons "quand même"! (Il appuya sur le mot "quand même".) Il va nous falloir redescendre à notre point de départ et rechercher un passage possible sur le glacier voisin. Ce ne sera jamais que trois journées de perdues.

...Je songeai, à part moi, que trois journées c'était beaucoup.

* * *

On pourrait peut-être parler des incidents de la descente. Les plus graves, les seuls importants pour la suite de cette histoire, c'est que nous y perdîmes nos derniers chiens. Mais nous fîmes une descente rapide comme un éclair. "Lightning !" dit Shaw — et, partie glissant le long des pentes, partie sautant des crevasses qui nous avaient fait faire tant de détours au cours de notre ascension, partie courant sur les surfaces plates, nous nous trouvâmes, le soir même, au point d'où nous étions partis.

Nous avions laissé là un peu de bois, et nous résolûmes d'allumer un grand feu. Nous avions découvert une espèce de grotte, que nous déblayâmes, et nous résolûmes de nous y loger. Il ne nous restait plus de vivres que pour un bon repas. Cela résultait de la disparition de nos chiens. La seule chose que nous eussions encore en abondance, c'était le thé. Nous décidâmes de manger, ce soir-là, la moitié de nos provisions. Le lendemain, après un bon déjeuner, nous nous mettrions en chasse, avec la volonté d'abattre un ou plusieurs moufions, qu'ils le voulussent ou non. Nous étions à un instant de volonté farouche. Nous sentions la liberté venir à nous. Il suffisait, pour mettre notre main dans la sienne, que nous fissions un suprême effort. Et rien n'aurait pu nous arrêter, ni la nature, ni l'homme.

VIII

"LA COURONNE BRITANNIQUE"

La flamme montait, chaude et bienfaisante. Nous avions tendu une de nos tentes à l'entrée de la grotte, pour en faire une portière. Etendus sans mouvements, les pieds au feu, nous jouissions d'un instant de repos presque confortable. Robert et moi tirions sur nos pipes. Jacqueline avait allumé une cigarette.

— Demain, disait Robert, demain nous chasserons et nous tuerons. Nous imposerons notre volonté aux bêtes, comme nous l'imposerons à la montagne. Nous avons perdu nos chiens La belle affaire. Ce sera un souci et une fatigue de moins. Nous traverserons le glacier bien plus rapidement. Rappelez-vous que de temps nous avons perdu à chaque pas un peu difficile. Et nous vaincrons la montagne, je vous en donne ma parole d'honneur !

Nous méditâmes un instant tout ce que cette victoire contenait de promesses. Un voile, cependant, obscurcissait cette perspective. Je pensais à Jacqueline, qu'une fois arrachée à la poursuite, je devais perdre sans espoir.

Shaw continuait :

— Nous redescendrons ensemble, campant et chassant, jusqu'à ce que nous trouvions des traces de civilisation. Dans mon idée, cela doit nous mener à quelqu'une de ces scieries géantes qui débitent les cèdres et les séquoias et les rejettent en planches vers les rivières. Nous allons trouver presque tout de suite un climat plus doux. Nous pourrons nous débarrasser d'une partie de notre couchage. Parvenus à ces frontières de la civilisation, il faudra nous séparer. Je partirai seul pour tâcher de gagner la voie de chemin de fer la plus proche. Il est entendu que chacun de nous se débrouillera comme il le pourra à partir de ce moment-là. Point de ralliement : Tokio. Le premier arrivé y attendra les autres à l'hôtel. Et j'espère, Louis, que vous y accompagnerez Jacqueline.

Je tournai la tête vers Jacqueline, qui évita mon regard.

— Ma foi, Robert ! je n'en sais rien. Ce pays, vous savez, a beaucoup d'attraits pour moi.

J'avais essayé de prononcer cette phrase de l'air le plus naturel du monde. Et, cependant, quelque chose dans le ton de ma voix frappa Robert.

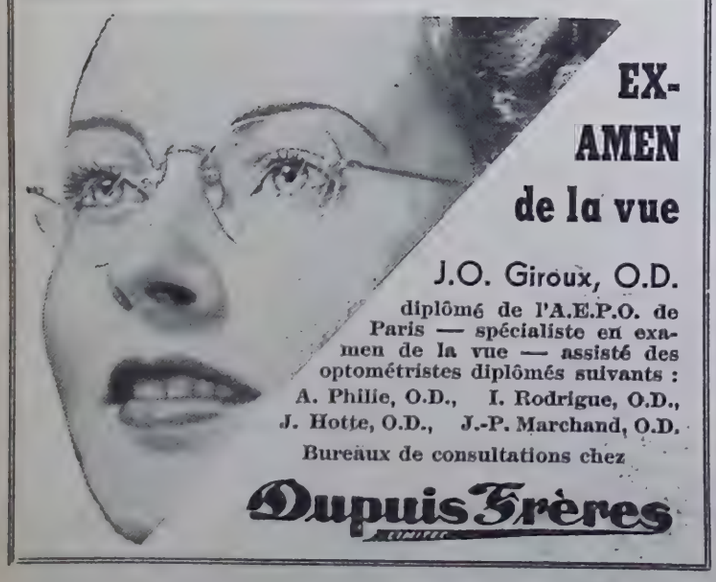
Il répondit d'un air un peu pincé :

— Vous ferez comme vous le voudrez.

Mais il ajouta aussitôt :

— Je vous dois beaucoup, Louis ! et il me serait pénible de ne pas le reconnaître.

— Et il m'est absolument égal, à moi, que mes services soient payés ou non !... j'ajoute même que, comme ils n'ont pas



EX-AMEN de la vue

J.O. Giroux, O.D.

diplômé de l'A.E.P.O. de Paris — spécialiste en examen de la vue — assisté des optométristes diplômés suivants :

A. Philie, O.D., I. Rodrigue, O.D., J. Hotte, O.D., J.-P. Marchand, O.D.

Bureaux de consultations chez

Dupuis Frères LIMITÉE

SKIS EUROPEENS ABC

POUR DAMES

Skis en bouleau des montagnes de Suède

Au complet avec fixations, bâtons et bottines..... $11.95

LA QUINCAILLERIE RAYMOND LIMITEE

656-658 ouest, rue Craig

MONTREAL

de prix, votre ingratitude seule pourra les récompenser d'une façon suffisante.

J'avais essayé de donner à ma phrase le ton de la raillerie. Mais une amertume transparaissait sous mon rire. Et Robert, trop fin pour ne pas s'en apercevoir, détourna la conversation.

— Ne nous fatiguons pas en paroles inutiles, dit-il. Nous avons encore devant nous deux ou trois jours d'épreuves.

A ce moment-là, le rideau s'écarta et une silhouette apparut que le feu colorait en rouge. Nous ne reconnûmes pas la silhouette, mais la voix était de celles que nous ne pouvions pas oublier. Et cette voix disait :

— Je vous arrête...

Pas un de nous ne bougea, sauf peut-être que ma main fouilla sous ma couverture et trouva la crosse de mon pistolet Colt.

— Dal, dis-je. Nous sommes trois contre un.

Le fantôme hâve et déguenillé qu'était le caporal Dalrymple répondit tranquillement :

— Ah ! vous êtes trois Trois seulement... Eh bien, moi, je suis la couronne britannique.

Cela fut dit avec un curieux mélange de grandeur simple et d'humour. La vérité que contenait cette affirmation éclata avec une telle évidence qu'elle nous laissa sans voix. Ma main cessa de caresser la crosse du pistolet. Je crois même que j'eus un frisson. Nous nous regardâmes tous les trois. Shaw, le premier, se montra beau joueur. Il siffla et dit :

— By Jove ! Le roi d'Angleterre peut se vanter d'avoir le bras long. Mes compliments ! C'est une damnée leçon pour le fils d'une république ! Qu'en dites-vous, Louis ?

J'avais repris mes sens, et la chose m'apparaissait maintenant comme toute naturelle. Je répondis :

— Oh ! vous savez Shaw ! je connais depuis longtemps la police montée en général et le caporal Dalrymple en particulier... Le plus grand miracle britannique est d'avoir fait de sa police montée un corps de gentlemen... C'est, je le pense, le seul exemple au monde... En Amérique, en France, nous aurions affaire à des brutes...

— En Amérique, en France, dit Shaw, je ne me serais pas laissé arrêter sans combat... Voilà la différence...

— Vous entendez, Dalrymple ! dis-je. Qu'auriez-vous fait contre trois !

Il sourit.

— Je serais mort, je suppose. Voilà tout. D'autant que je n'ai plus une sacrée cartouche. Mais l'honneur de la police montée eût été sauf.

C'était une réponse cornélienne. Plus grande même que le "qu'il mourût" du vieil Horace. Car le vieux Romain ne parlait même pas pour lui-même. Mais cette fière et simple réponse fut prononcée sur un ton naturel et avec un sourire amical qui excluait toute idée de cabotinage.

D'un même mouvement, Robert et moi, saluâmes.

* * *

— Et maintenant, dit Dalrymple, puis-je vous demander de m'inviter à souper. Je n'ai rien eu à me mettre sous la dent depuis avant-hier.

Et si Shaw qui s'était levé ne l'avait pas soutenu, je crois qu'il se serait effondré. Nous le fîmes asseoir et Jacqueline, sans un mot, mit devant lui le reste de nos provisions, ce petit reste que nous avions conservé pour le lendemain. Et je tendis à Dal mon quart d'aluminium dans lequel mon thé se tenait au chaud.

— Merci, dit le caporal. J'ai quelque idée que vous me sauvez la vie.

Un sourire passa sur les lèvres de Jacqueline. Et, moi-même, je me surpris à espérer un miracle. Après tout, Dal contractait à notre égard une obligation singulièrement sacrée. Je savais qu'il était prêt à mourir. Mais, quelque courage qu'on ait, la vie est une petite chose à laquelle on a toujours la faiblesse de tenir. Et j'évoquais la gratitude qu'aurait Dal, plus tard, sa pipe d'une main et son whisky, de l'autre, se disant :

— Quels braves gens ! tout de même !

Il est vrai que cela enlevait un peu de prix à notre hospitalité. Je ne pouvais m'empêcher de réfléchir que Dal était "plus cornélien" que nous. Mais je ne tenais pas du tout à faire figure de héros pour la postérité.

Nous le regardâmes manger, et il fit disparaître nos provisions jusqu'à la dernière bouchée.

— Quand je pense, dit-il, que c'est moi qui devrais vous nourrir. Le geôlier vivant aux crochets de ses prisonniers. Dans ce damné pays, on aura tout vu... Peut-être devrais-je vous montrer mon mandat.

Il tira de l'intérieur de son vêtement une grande enveloppe parcheminée de format oblong. Elle contenait une lettre, dont je transcris la teneur de mémoire, et le plus fidèlement possible.

Au service de Sa Majesté
Ordre No X
Le Capitaine commandant le district
au Caporal Dalrymple
Chef de poste
Fort Chamberlain.

Je vous informe que les nommés Robert Shaw, de nationalité américaine et Jacqueline Bert, de nationalité française, recherchés pour n'avoir pas satisfait aux lois sur l'immigration, sont partis d'Edmonton le 3 novembre dernier à destination d'Athabasca Landing et se dirigeant probablement vers le district placé sous votre surveillance.

A leur départ d'Edmonton, ils voyageaient sous le nom de M. et Mme Hearne.

Ils étaient guidés par Louis Walferdin, trafiquant en fourrures, dont ils semblent avoir loué les services à Edmonton.

Le Gouvernement de Sa Majesté attache un prix tout particulier à la capture de Robert Shaw et de Jacqueline Bert.

En conséquence, vous vous mettrez à leur recherche sans délai, et vous me les amènerez. Aucune excuse ne sera admise en cas d'échec. Vous prendrez pour votre expédition le temps qu'il faudra. Vous emploierez pour la faire réussir tous les moyens qui vous sembleront nécessaires, y compris la réquisition d'hommes et d'argent, si vous le jugez à propos.

. . Le capitaine commandant le district,

J. T. BLACKWELL.

P. S. — Aucun mandat n'a été décerné contre Louis Walferdin. Vous pourrez donc le laisser continuer son voyage, à moins qu'il ne se mette en défaut avec la loi, ce dont vous êtes seul juge.

Pièces annexes : Signalements, journaux, etc.

Nous primes en frissonnant connaissance de cette missive.

Dal dit, d'un ton un peu sec, mais sincère :

Marie Glory... qui fait une rentrée remarquable et Louise Carletti dans une scène du film "Terre de Feu" qui mettra en vedette le grand ténor, Tito Schipa.

— Ce qui m'embête le plus, dans toute cette affaire, c'est le cas de la dame (il employa le mot lady)... Elle a tué mes chiens, la loi est sévère pour ces choses-là...

— Vous pourriez peut-être, suggérai-je à Dal, omettre la chose dans votre rapport, ou parler d'accident...

Dal me regarda sévèrement.

— Louis, dit-il avec un accent sévère, vous m'étonnez vraiment. Je ne sais quel nom vous donneriez à un rapport de cette sorte... Moi, j'appellerais cela un damné mensonge... Et, dans la police royale, on ne ment pas.

— Non, dis-je très vivement, dans la police royale on ne ment pas... Mais il arrive qu'on se trompe parfois. C'est moi Dal, qui ai tué vos chiens.

Dalrymple se mit à rire.

— Louis, dit-il, il faut garder ces choses-là pour un aveugle... Le malheur pour votre sacré petit mensonge, c'est que vous êtes pas mal plus grand et plus gros que cette jeune personne... Personne n'aurait pu se tromper à la silhouette que Madame a eu grand soin de bien exposer à mes yeux.

— Vous oubliez, Dal ! dis-je, que nous sommes tous prêts à jurer contre vous...

Dal se mit à rire dédaigneusement.

— Trois, fit-il, c'est bien peu... Moi, quand je jure, je représente la couronne britannique, tâchez de ne pas l'oublier.

Il nous écrasait pour la seconde fois... Contre la couronne britannique, nous n'étions vraiment pas de taille... Et Dal, imperturbable, continua :

— Et puis, vous ne seriez que deux... Madame, elle, ne jurerait pas... C'est une vraie dame... Je n'ai pas besoin de la regarder deux fois dans les yeux pour savoir qu'elle ne laisserait personne se sacrifier pour elle...

Jacqueline tendit à Dal sa jolie main un peu tremblante :

— Je vous remercie, monsieur, dit-elle. Vous me jugez bien.

J'eus, à ce moment-là, une envie passionnée d'être, moi aussi, un prisonnier, comme l'était Jacqueline. D'après la lettre de service de Dal, j'étais libre, mais Dal avait un pouvoir discrétionnaire. Je regardai le caporal bien dans les yeux et je lui dis :

— Mais moi aussi je suis criminel, Dal. J'avais chargé ma carabine pour vous abattre... Telle était mon intention. Et ce n'est pas sur vos chiens que j'aurais tiré.

Dal se prit à rire :

— Cher vieux haricot, dit-il... Cela ne fait aucunement matière... Vous m'auriez manqué...

Je me sentis affreusement vexé.

— Mais Dal ! Vous me prenez pour un maladroit, je tire mieux que vous.

— Oh ! dit Dal ! votre adresse ne fait pas question... Mais vous êtes un vieil ami, et vous ne savez pas l'effet que cela fait de tirer sur un vieil ami... Je vais vous raconter une histoire... Il y a trois ans, Tom Mulligan, et vous savez comme on était copains, eut le malheur de tuer Sidney Moore, qui lui avait, je pense, volé un chargement de fourrures... Sidney Moore n'était pas grand'chose à mon idée... mais la loi est la loi, et si on laissait les hommes faire justice eux-mêmes, il n'y aurait plus de repos dans ce damné pays... Le vieux Blackwell m'envoya l'ordre d'arrêter Tom... Tom, vous comprenez, sentait le désagréable chatouillement d'une corde bien suiffée... il fut pendu à Calgary... et il tenait à retarder ce moment. Je l'aperçus qui était assis devant un petit feu, en train de préparer son repas. Je lui criai : "Haut les mains", mais il saisit sa carabine ce que voyant, je tirai sur lui. Mais nous tremblions tellement d'émotion, l'un et l'autre, à nous tirer dessus, vieux amis que nous étions, que pas un coup ne porta... Cependant, nous n'étions pas des mazettes... Mais, voilà ce qu'il en est de vouloir tirer sur un vieil ami... Mais, ne pensez-vous pas qu'il serait temps de prendre du repos.

Et se tournant courtoisement vers Jacqueline :

— Je m'excuse, dit-il, de vous importuner cette nuit de ma présence.

* * *

— Dal, dis-je au réveil, la question des vivres va se poser d'une façon angoissante... Je suis obligé de vous apprendre qu'hier, vous avez dévoré tout ce qui nous restait de provisions.

Il eut un sursaut.

— Dois-je comprendre que...

— Mais oui, Dal... Il nous restait de quoi tromper notre faim ce matin... Il n'est pas même question d'un repas substantiel... Bref, nos provisions se réduisent à quelques onces de thé et de sucre.

Dal siffla.

— Et le gibier est diablement rare ici... j'en sais quelque chose.

— A propos, Dal, racontez comment vous avez pu nous rejoindre.

— J'ai été chanceux !... Je dois avouer que je suis un veinard, un véritable veinard... Avec vos chiens, vous rejoindre me paraissait impossible...

— Racontez-nous cela, dit Jacqueline.

— Cela, dit Dal, c'est surtout une histoire pour plus tard, pour mes petits-enfants, quand je serai un vieux bonhomme dans le Warwickshire, et que les gens diront : "Oh ! ce n'est rien ! c'est le vieux Dal, le retraité, qui raconte des tas de choses sans rime ni raison..." En bref, voici l'histoire... Oh ! vous m'avez fait, madame, une grande peine en me tuant mes chiens... D'abord, je les aimais... Et puis je me disait: Me voici déshonoré !... Alors quoi ... Pleurer comme un enfant?... On est homme, ou on ne l'est pas... j'ai chargé quelques provisions, le moins possible, et je suis parti sur vos traces. Je marchais de nuit, pour n'être pas repéré... j'avais pris peu de cartouches, pour marcher le plus allégé possible... Et j'ai été malchanceux... J'ai donc marché à la ration congrue, sans grand espoir, il faut bien le dire... Car, la passe, je sais qu'il y en a une, est un peu plus au nord (nous échangeâmes un regard désespéré) et vous aviez l'air d'aller droit dessus... Et si vous l'aviez trouvée, les chances étaient que je serais refait... Vous auriez seulement tardé de redescendre deux jours... Faut dire que je ne suis pas un grand expert dans la montagne et je me demandais où diable vous aviez passé... Vous auriez seulement tardé deux jours, dis-je, que j'aurais été mort de faim... Autant dire que vous m'avez sauvé la vie en même temps que l'honneur...

— Vous avez dû souffrir, remarqua doucement Jacqueline.

— Oh ! dit Dal, ce n'est rien. Cela fait partie du travail de tous les jours... Pas la peine d'en parler...

Shaw, qui n'avait encore rien dit, tourna son regard vers le caporal.

— Dites-moi, Dal, dit-il lentement, où prenez-vous tout ce cran-là.

UN NOUVEAU COUPLE DE L'ECRAN FRANÇAIS

Chaque film français nous révèle depuis quelque temps de nouveaux artistes. C'est ainsi que le film "L'Etrange Nuit de Noël" nous a fait connaître Pierrette Caillol et le jeune premier Jean Darcante. Deux jeunes, infiniment sympathiques, qui se tailleront vite une belle place.

Le caporal ouvrit sa pelisse galeuse, et, l'écartant, montra dessous une vieille tunique amarante, sale et déguenillée...

— L'uniforme ! dit-il simplement.

* * *

Robert et moi étions assis à l'écart.

— Ce type-là, me dit Shaw, est tout simplement épatant... Il m'en bouche un coin... Et je n'ai pas besoin de vous dire combien c'est embêtant... J'avais envisagé l'éventualité... Il me semblait très facile de l'acheter, mais...

— Oh ! ça, rien à faire !

— Absolument mon avis... Et quelque ennuyeux que ce soit pour moi, dans un continent où tout est à vendre, les consciences aussi bien que le reste, c'est plutôt réconfortant de penser qu'il y a encore quelques types que l'argent ne peut pas corrompre... Il faut en conserver de la graine... Voilà un type qui n'a même pas encore parlé de nous désarmer... Je considérerais comme un abus de confiance de...

Il n'acheva pas et passa la main sur son visage, comme pour effacer certaines idées que je ne pouvais pas ne pas deviner.

La sérénité reparut sur ses traits, une sérénité étrange.

— Il faut, dit-il, subir son destin... Je suis terriblement égoïste, Louis. Pensez-vous que, même enfermé dans une maison de fous, je puisse demander à Jacqueline d'être ma femme... C'est un cas de conscience, vous comprenez.

Je baissai la tête, et répondis d'une voix sourde :

— Aussi, ne comptez pas sur moi pour vous donner un conseil à ce sujet.

* * *

Avant de partir en chasse, Dal se tourna vers Shaw et vers Jacqueline.

— Je vais faire pour vous, dit-il, ce que d'autres taxeraient peut-être de folie. Vous remarquerez que je ne vous ai pas désarmés. Mon métier me commande de vous ramener. Mais il serait plus agréable pour tout le monde que notre voyage de retour se fît comme si nous étions des amis. Et je ne vois pas pourquoi nous n'en serions pas. J'ai besoin d'avoir confiance en vous, et si M. Shaw veut me donner simplement sa parole de ne pas tenter de s'échapper, cela simplifierait bien nos rapports. A Mlle Bert, je ne lui ferai pas l'injure de lui demander même sa parole.

— Il va de soi, dit Shaw, que je me suis rendu à vous et que je vous donne ma parole...

Il hésita et ajouta :

— A vous seul...

Dal eut un bon rire.

— La police royale du Nord-Ouest, dit-il, vous remettra probablement entre les mains de détectives civils. Si les journaux m'apprenaient que vous les ayez assommés et que vous ayez filé, je trouverais la chose très drôle... Ce ne sont pas trop des gentlemen, vous savez, et ils tirent facilement... Comme tous les gens qui ont peur... Il est vrai, ajouta Dal avec un clignement significatif de l'oeil gauche, si j'étais leur prisonnier et que j'aie l'argent, que je sois damné si je ne parvenais pas à me les acheter... Vous comprenez bien... (il cligna de nouveau de l'oeil) ce n'est pas un conseil que je vous donne... Moi, je suis pour le respect des lois... mais ce serait un fameux tour à jouer à la police civile, et si vous voulez m'en croire, elle le mérite. Bien des fois, j'ai remis entre leurs mains des types en me disant : "Le plus bandit des deux n'est pas celui qui est prisonnier..." Mais qu'est-ce que vous voulez ? Qui suis-je moi, pour discuter un ordre de mon capitaine ? Et si l'on se met à réfléchir sur la discipline, la discipline est, autant dire, fichue et les choses se gâtent...

— Je devrais peut-être vous féliciter, dit Shaw. Vous voilà riche... Vous savez que mon ex-épouse a promis dix mille dollars à qui m'arrêterait.

Et son regard chercha à lire dans l'âme de Dal. Mais le caporal se mit à rire.

— Qu'elle les garde, ou qu'elle les donne à celui qui vous a dénoncé à Edmonton, monsieur Shaw, l'argent de la délation, dans notre corps, Dieu merci ! on ne mange pas de ce pain-là. J'ai lu votre histoire sur les journaux. Je ne vous approuve pas d'avoir tué. Mais Dieu sait ce que j'aurais fait moi-même. Alors, je ne vous blâme pas non plus... Et je puis dire que si jamais le vieux Blackwell m'a donné une commission embêtante, c'est celle-là...

Et il ajouta :

— Ce n'est pas un mauvais type, le capitaine Blackwell. Au sujet des chiens, je lui demanderai conseil... Quand il m'aura entendu et qu'il vous aura vue, miss Bert, possible qu'il prenne mon rapport et qu'il me dise : "Dalrymple, mon garçon, votre rapport, tel qu'il est, voilà ce que j'en fais. Deux, quatre, huit, seize et trente-deux morceaux qui vont s'en aller en fumée... Et maintenant tâchez à vous appliquer à mieux écrire et à ne pas me casser la tête avec des détails qui ne servent à rien." Le vieux Blackwell, voilà ce qu'il peut parfaitement dire... Il est marié et il a des filles. Et je ne serais pas étonné s'il pensait qu'on ne devrait pas permettre à un enfant peuple comme les Etats-Unis d'avoir leurs tribunaux à eux, et que les choses marcheraient bien mieux là-bas avec d'honnêtes vieux juges anglais... Blackwell, il est homme à penser cela.

* * *

— Louis, me dit Dal, il faut vous conduire comme un gentleman. Je suppose que cette jeune fille est fiancée à Shaw et le mieux est de les laisser tranquilles le plus possible... Qu'ils chassent de leur côté et nous du nôtre... Vous devriez être assez intelligent pour comprendre cela et ne pas vous imposer à eux.

Le moment n'était pas venu de prendre Dal comme confident et je ne fis aucune objection.

Dal était réduit à un état de fatigue extrême. Il avait erré au pied de la montagne, attendant anxieusement notre défaite, sans prendre aucun aliment. Il avait cependant insisté pour chasser avec nous et je lui avais passé quelques cartouches, le calibre de sa carabine étant le même que celui de la mienne. Mais il était absolument fourbu. Courir les rochers à la recherche d'un mouflon était au-dessus de ses forces.

J'ai conscience qu'il était terriblement vexé. Il n'est pas très agréable pour un geôlier de devoir la vie à l'humanité des prisonniers dont il a la charge. Quelle que fût la notion un peu simpliste du devoir que le caporal avait fait sienne — notion, au surplus, non dépourvue de grandeur — il ne pouvait être qu'humilié devant les faits. Si Shaw et Jacqueline avaient été des criminels, ils n'auraient eu qu'à refuser de donner leur parole et à entamer avec Dal une course de vitesse. Dal était un homme mort.

Vous m'objecterez que Dal eût été en droit de me réquisitionner sur la simple présentation de sa lettre. Vous ne supposez tout de même pas que j'eusse obéi à Dal.

Mais fuir, pour nous, représentait une chose grave : la mort d'un homme que nous estimions, et qui était mon ami depuis des années. Ce qui nous retenait captifs, c'était l'humanité. Etrange situation!

* * *

Le claquement sec d'un coup de carabine nous fit tressaillir. La détonation nous ramenait aux réalités. Nos compagnons avaient-ils abattu le gibier ? Il faut avoir passé par les mêmes épreuves physiques que nous pour savoir qu'à un certain degré de misère, rien n'existe plus que la nourriture. Certes, l'instinct qui me poussait vers Jacqueline était fort. Cependant, en ce moment, je ne pensais plus qu'à une chose : aurions-nous de la viande ?

Cette commune misère, cette primauté brutale de la matière nous rapprochait, quelle que fût l'inégalité qu'un appareil légal, fonctionnant au sein de l'abondance, mettait entre les vaincus et leur vainqueur.

Dal et moi nous nous dirigeâmes vers l'endroit d'où la détonation nous était parvenue. Nous aperçûmes Robert descendant en rappel de corde une paroi rocheuse, au fond de laquelle gisait sans doute le gibier qu'il avait abattu.

En quelques efforts, d'ailleurs maladroits, nous rejoignîmes Jacqueline couchée à plat ventre sur une petite plate-forme, et surveillant la progression de Robert.

A nous trois, nous halâmes d'abord le mouflon, puis le chasseur. Mieux valait dépecer l'animal sur place. C'était autant de poids inutile de moins à traîner. Et nous nous partageâmes les quartiers sanglants, pour les amener au campement.

(Suite au prochain numéro)

SI VOUS AVEZ LE

RHUMATISME

DECOUPEZ CECI

Boite gratuite de 75c à tous les malades

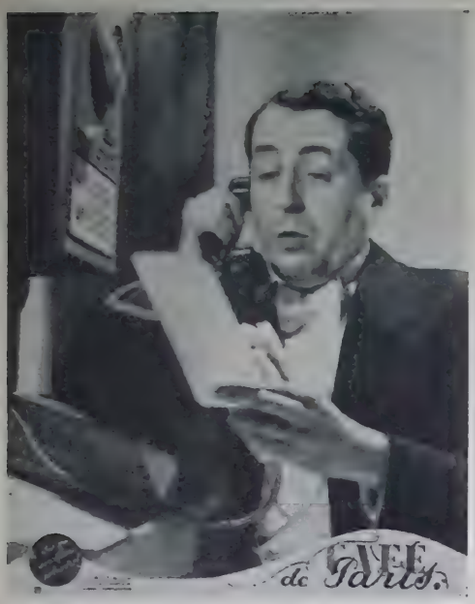
Dans l'état de New-York, à Syracuse, on a trouvé un traitement pour le rhumatisme dont des centaines de personnes disent qu'il donne des résultats splendides. On rapporte beaucoup d'exemples où un traitement de quelques jours seulement a apporté un prompt soulagement alors que tous les autres remèdes avaient échoué.

Il aide à expulser du système les déchets toxiques encombrants; il le fait en agissant sur le foie et en stimulant l'écoulement de la bile, provoquant ainsi une évacuation régulière et effective par voie des intestins; et il semble neutraliser l'acide urique et les dépôts de sel de chaux qui chargent le sang, embarrassent les reins et causent la raideur, l'enflure, etc. Les douleurs et la sensibilité paraissent souvent fondre et se dissiper.

Le traitement, d'abord introduit par M. Delano, est si bon que son fils a ouvert un bureau au Canada et veut que chaque Canadien qui souffre du rhumatisme ou qui a un ami qui en souffre obtienne un paquet de 75 cents—simplement pour prouver ce qu'il fera—avant de dépenser un sou. M. Delano dit: "Pour soulager le rhumatisme, quelles que soient la gravité, l'opiniâtreté, la durée du cas, et même après que tous les autres remèdes ont échoué, si vous n'avez jamais employé ce traitement, je vous enverrai un gros paquet de 75 cents à la condition que vous découpiez cet avis et que vous l'envoyiez avec votre nom et votre adresse. Si vous le désirez, vous pouvez nous envoyer 10 cts en timbres pour nous aider à payer l'affranchissement et la distribution."

Adressez: F. H. Delano, 1989 Edifice Mutual Life, 435 rue Craig Ouest, Montréal, Canada. Je ne peux envoyer qu'un seul paquet à la même adresse.

GRATIS DELANO'S RHEUMATIC CONQUEROR



Une vingtaine de petits rôles ont montré tout le talent du comédien Julien Carette. En 1940 il sera de plus en plus en vedette notamment dans "Café de Paris".

Système D

On sait qu'Erich von Stroheim a la passion de la toilette et plus particulièrement la passion de l'uniforme. Et s'il n'a jamais été comme on l'a raconté, officier dans son Autriche natale, du moins a-t-il interprété tant de fois des rôles d'officiers que le métier lui est entré dans la peau. Or, un matin, tandis qu'il tournait *Macao, enfer du jeu*, en extérieurs, à Villefranche, il s'aperçut soudain qu'il lui manquait une cape... L'uniforme était correct, les galons suffisants, cinq décorations s'étalaient à gauche de la poitrine, la casquette était pleine d'allure et les gants impeccables, mais que faire sans cape?

L'accessoiriste convoqué n'aurait soumis que des capes assurément minables.

Soudain, Stroheim avise un immense croiseur anglais, ancré dans la rade. Il hèle un canot, monte sur le pont et, talons joints, présente sa requête:

. . . Un des officiers pourait-il lui prêter sa cape pendant quelques heures?

Ce fut le commandant lui-même, amusé, qui prêta la sienne. Et l'on connaît la coupe des tenues d'officier de la marine anglaise.

Stroheim n'avait évidemment pas précisé le rôle pour lequel il avait besoin de cette cape: celui d'un trafiquant d'armes fort louche et qui a partie liée avec les Japonais!

Ce qui faisait sourire — sous cape — les autres interprètes du film.

▼

Eric von Stroheim avec Mireille Balin, Roger Duchesne, Bernard Lancret et Aimos, sous la direction de Léon Mathot, a donné la mesure de sa puissance expressive dans *Rappel immédiat*, qui traite d'un sujet cher à tous les coeurs par sa brûlante actualité.

Le dernier tour de manivelle a été donné et la présentation de *Rappel immédiat* est très prochainement au Canada.

▼

A côté de Michel Simon, de Michèle Morgan et de l'auteur lui-même, Alexandre Rignault et René Alexandre, sociétaire de la Comédie-Française, seront dans le film de René Lefèvre, *Les Musiciens du Ciel*, dont la réalisation est achevée.

Jules Berry, fakir, voudrait bien savoir qui arrivera dans la troisième!...

Les fakirs, les faiseurs d'horoscopes, les mages sont à la mode. Ils doivent leur succès à l'époque troublée que nous vivons.

Dans *L'Héritier des Mondésir*, Jules Berry est devenu le fakir, le fakir officiel de Fernandel, facteur rural, devenu baron authentique.

Et Berry parle avec son aimable désinvolture, de corps astral, de signes du Zodiaque, de conjonctions et mille formules plus cabalistiques les unes que les autres.

"Le plus bizarre, affirme-t-il, c'est que je suis absolument incapable de prévoir quoi que ce soit dans la vie, sans cela, vous pensez, ajoute-t-il en turfiste impénitent, que je jouerais à coup sûr le cheval gagnant de toutes les courses."

Suprême outrage

Comme tant d'autres notables français, Raimu a reçu l'autre jour, à son domicile personnel, une circulaire, émanant d'Allemagne si elle a été postée en Hollande, et le "renseignant" sur la question de Dantzig.

Après un premier mouvement de la vanité bien compréhensible: "Hein, s'ils me connaissent, les Allemands!", Jules s'est mis en colère:

—Et qui est-ce qui leur a permis, à ceux-là, de me tutoyer?

Une minute de réflexion. Enfin:

—Cet allemand, c'est une langue qu'on ne peut même pas parler avec l'accent de Marseille!...

Alors...

▼

C'est Raymond Bernard qui mettra en scène Guynemer, d'après un scénario de Roland Dorgelès.

PARFUMS
LOTIONS
POUDRES
SAVONS FINS
SACHETS
ETC.

L. T. PIVER

Paris — *Montréal*

vend dans le monde entier.
Maison fondée en 1774.

EAUX DE TOILETTE
SHAMPOOINGS
BRILLANTINES
ROUGE à LEVRES
ETC.

SES LOTIONS

Aventure (x)
Azurea (x)
Fétiche (x)
Floramye (x)
Fougère (x)
Jasmin (x)
Eau de Lavande (x)
Chypre
Héliotrope
Lilas (x)
Mimosa
Muguet (x)
Oeillet
Oeillet frangé (x)
Rose (x)
Violette (x)
Pompeia (x)
Safranor (x)
Rêve d'Or (x)
Vivitz
Mascarade (x)
Trèfle Incarnat (x)

Ses Parfums
pour le sac:
17 parfums marqués (x) dans la liste des lotions ci-contre (3 modèles)

Ses Poudres

Trèfle Incarnat
Pompei
Floramye
Azurea
Safranor
Rêve d'Or
Mascarade
Aventure
Matité
Fétiche

Echantillons
divers contre 10c en timbres
adressés à
B. GOBET & Cie
1030 St. Alexandre
MONTREAL

Exigez les Produits
L. T. PIVER dans votre intérêt

SECRETS et DECRETS de la MODE pour 1940

Un ensemble très riche.

Décolleté du soir.

Chapeau très parisien.

La richesse du velours.

La splendeur de l'hermine.

L'élégance du satin

La vie d'ALBERT PREJEAN en vingt paragraphes

1—Albert Préjean (de son vrai nom Albert Préjean) naquit à Paris, avenue de la République, mais il fut élevé à Cloyes dans l'Eure-sur-Loir, par ses grands-parents. Il s'y fit remarquer par son goût marqué, primo pour la pêche, secundo pour la natation. Ces deux goûts lui sont d'ailleurs restés.

* * *

2—A dix ans, il fut mis en pension dans un collège privé de Nogent-sur-Marne... où il s'ennuya beaucoup, en petit campagnard qu'il était. Il fit deux fugues vite interrompues, et se résigna. Heureusement, il y avait le dimanche les promenades à bicyclettes en famille, qui donnaient l'illusion de la vie libre.

* * *

3—Le jeune Albert n'éprouvant pas un amour irrésistible pour les études classiques est mis dans une école commerciale où il dort encore plus profondément. Les parents bien ennuyés l'envoient alors à Fribourg apprendre l'allemand. Il ne l'apprend d'ailleurs pas...

* * *

4—...car nous sommes en juin 1914, et papa et maman estiment plus prudent de faire rentrer Albert, mais Albert ne tient pas en place. En 1915, il s'engage.

* * *

5—Le 10 janvier 1916, il reçoit son baptême de l'air, car Préjean est aviateur à la 73me escadrille, la fameuse escadrille des Cigognes. Et il reviendra à l'Armistice avec la Croix de guerre et la Légion d'honneur. Il a vingt ans, et pas de métier. Que faire?

* * *

6—Il aime le cinéma. Il va voir le directeur d'une petite école dramatique qui lui obtient — miracle — de la figuration dans *Les Trois Mousquetaires* et *Vingt ans après*. Et puis le voilà pris dans l'engrenage: René Clair le remarque, lui fait tourner *Paris qui dort* où ce fameux casse-cou fait des acrobaties sur la Tour Eiffel et *Le Miracle des Loups*.

* * *

7—Léon Poirier le choisit alors pour interpréter le principal rôle de *Verdun, vision d'histoire*, rôle vécu... ce qui n'empêche pas le poilu Préjean, au milieu de toutes les épreuves que lui imposait le film, d'engraisser de douze livres. Il les perd en une semaine pour obtenir le principal rôle des *Nouveaux Messieurs*, de Jacques Feyder.

* * *

8—Pour un autre film, *Amour et carburateur*, Préjean pilote à Montlhéry une voiture de course, sort de la piste, capote... Aucune blessure. Il est pourtant content lorsque René Clair le sort des rôles d'acrobates en lui donnant à tourner *Le Chapeau de paille d'Italie:* ce fut son premier vrai "rôle".

* * *

9—Juillet 1930: *L'Opéra de Quat-Sous*, où Florelle s'illustre aux côtés de Préjean... Immédiatement des propositions fabuleuses arrivent d'Hollywood. Ebloui, Préjean signe... et puis tout de suite il regrette. Quitter Paris, quitter la France pour tourner de vagues versions françaises généralement mauvaises... Il paye son dédit...

* * *

10—...et tourne *Un soir de Rafle* sous la direction de l'ex-capitaine d'aviation qu'il avait connu pendant la guerre: Henri Decoin. Il y a pour la première fois Annabella pour partenaire. Annabella dont on va bien des fois associer le nom au sien...

* * *

11—Préjean est cette fois parfaitement lancé et il ne s'arrêtera plus: le succès financier est venu en même temps que le succès tout court. Préjean heureux mène une vie parfaitement agréable.

* * *

12—Il voyage. Toutes les capitales d'Europe reçoivent sa visite: de Berlin à Amsterdam, à Bucarest, à Londres, Préjean est aimé, fêté. Il tourne des tas de films parmi lesquels l'un des plus gais: *Théodore et Cie*, avec Raimu.

* * *

13—...et encore *La Vie est si belle*, où malgré une barbe fluviale il séduit Ginette Leclerc... Il ne s'arrêtera plus, définitivement fixé dans son personnage d'homme du peuple qui séduit tant en France les gens du monde... et les autres! On sait que, s'il n'a pas dans la vie la situation sociale de son personnage...

* * *

14—...il en a pourtant toutes les qualités. Il est gai, il aide ses amis, il n'a jamais été pris en flagrant délit de cabotinage, ni même de vanité. Il ne croit pas à son génie, il croit à son travail, et à sa chance.

* * *

15—Il est resté jeune et sportif, de corps et de coeur. Son dernier film *Le Maillot jaune* (qui est terminé et sortira sous peu), film sur le Tour de France, l'a obligé à un entraînement cycliste intense.

* * *

16—Il possède à Saint-Jean-Cap-Ferrat une villa spacieuse et claire, aussi dépourvue de prétention que sa personne, et que, reconnaissant, il a appelé "Sous les Toits de Paris" quoiqu'elle soit dans les Alpes-Maritimes...

* * *

17—Il va souvent voir ses parents, heureux de leur faire partager un peu de son bien-être et de sa belle humeur... Belle humeur qu'il tient d'ailleurs d'eux-mêmes. Il est heureusement marié et sa femme Lucienne...

* * *

18—dite Lulu est bien connue dans les milieux de cinéma. La déclaration de guerre a coupé net tout ce bonheur, comme celui de quelques millions de Français. Nous vous l'avons déjà dit, Préjean n'est plus aviateur.

* * *

19—A quarante ans, on ne pilote plus. Son poste n'est pas plus "peinard" puisqu'il est lieutenant dans un régiment de Pionniers du côté du Rhin. Il envoie à ses amis des lettres optimistes sans être bravaches, de vraies lettres de soldat. Il s'est remis sans effort dans la peau du jeune homme qu'il était il y a vingt et un ans. Il a repris sa seconde carrière...

* * *

20—Préjean a réussi parce qu'il est l'image même de la bonne humeur et de la santé éblouissante. Son sourire est aussi célèbre que celui de Maurice Chevalier. Souhaitons que la guerre ne le ravisse pas à ses milliers d'admiratrices.

La charmante Yvette LeBon a épousé tout récemment le sympathique jeune premier Roger Duchesne. L'artiste, artilleur quelque part sur le front ouest, a obtenu une permission et la noce fut joyeusement célébrée. Tous nos cordiaux compliments.

REICH BROTHERS

Importateurs en gros de

Jouets, Nouveautés,
Objets de
Fantaisie

SPECIALITE: Chapeaux, ballons, serpentins, crécelles pour cabarets, clubs et théâtres.

68-70-72 DeBresoles
(Un bloc au sud de la Place d'Armes)
MONTREAL

Visitez nos salles d'échantillons.

DANS PARIS . . . LA NUIT

Un mystérieux appel a réuni cinq vivants... et un cadavre

Des cinq lequel est un assassin? Lequel est le policier?

Alexandre Dumas, père prenait plaisir à commencer ses romans par cette phrase: "Minuit sonnait au beffroi de la ville lorsqu'un homme...". La phrase est devenue un poncif qui a la vie dure. Une tradition s'est attachée à l'expression de minuit dont on a fait l'heure du crime par excellence.

Le célèbre romancier Pierre Mac Orlan a fait mieux encore en écrivant une histoire fameuse à laquelle il a donné le titre de "La Tradition de minuit". C'est du film qu'on en a tiré dont je veux vous entretenir aujourd'hui.

Depuis toujours les littérateurs se sont amusés à situer l'action de leurs romans dans la nuit et à cette heure fatidique et indiquée pour les drames sanglants. Le public lecteur pardonne car lui aussi est habitué à cette formule.

Un crime a été commis: on a trouvé assassiné le tenancier d'un bal-musette. On l'a trouvé aux petites heures du matin dans sa chambre où cinq personnes qui ne se connaissaient nullement avaient été convoquées par des appels téléphoniques mystérieux reçus au cours de la nuit. La police ne peut pas inquiéter ces personnes mais elles sont maintenant liées à l'énigme. Elles auront à jouer un rôle. L'une d'elles a certainement tué. L'une d'elles est certainement l'auteur des appels mystérieux dans la nuit ? Mais qui ?

C'est ainsi que durant deux heures nous allons suivre cinq individus unis par la même angoisse, séparés par le même mystère.

CINQ PERSONNES . . . CINQ MASQUES

Mais présentons les personnages. Clara Very, chanteuse de cabaret. Grands yeux noirs pleins de sentiment; un silence qui inquiète, un sang-froid qui donne le frisson. Elle ne sait rien... et pourtant elle sait quelque chose ! Mais quoi ?

Claude Thierry, voyageur. Jeune, robuste et au début très réservé. Tout à coup il devient loquace... et amoureux de Clara. Pourquoi ? Que cherche-t-il ? Un jour, il quitte Paris. Un autre jour, il revient vers ses compagnons. Est-ce lui le policier ?

Mutter, un antiquaire. Un monsieur distingué ,correct. Flegmatique, un peu lointain il fait penser à un policier mais comment croire qu'il en soit un. Il s'occupe de recherches artistiques et non de recherches criminelles. Mais sait-on jamais.

Il y a aussi Béatrix, un comptable, pittoresque, distrait, un peu loufoque. Il y a ensuite Fraipont, garçon boucher.

Irascible, mais la franchise même. Pas de cervelle mais un coeur d'or. Seulement ceci ne compense pas pour cela.

Maintenant, lecteurs, à vous la tâche. Qui est le policier, le criminel et le dénonciateur ? Ils ne sont plus face à face... ils sont devant vous et c'est à vous de les démasquer. Attention cependant... ne vous emballez pas, ne prenez pas un soupçon pour une piste, ni une hypothèse pour une preuve. Allez-y prudemment.

UN BIEN ETRANGE DINER

Vous connaissez les personnages, voici maintenant les interprètes. Viviane Romance et Georges Flament sont respectivement Clara et Claude. Unis par le destin, il semble que l'ange de la mort violente plane au-dessus de leur tête. Pris dans le remous sournois de la vie seront-ils des victimes ou des vainqueurs?

C'est précisément ce qu'il importe de savoir. C'est le mystère à percer, le rébus à découvrir. L'amour peut-il aider en pareille circonstance ? Qui sait ? Bref ! plus on avance plus lourde est l'énigme.

Dalio est Mutter l'antiquaire; Larquey, le comptable Béatrix et Marcel Pérès (un nouveau) le garçon boucher. Imaginez un instant ces personnages réunis plus tard à la même table de restaurant pour un dîner dont on aura saisi l'atmosphère tragique. Si le criminel est parmi eux... comment conservera-t-il son masque?

D'autre part le policier, s'il est là, pourra-t-il lui aussi donner le change, tenir le coup et suivre sans broncher les réactions de sa future proie. Et les autres, s'ils sont innocents comment vont-ils agir? Les nerfs finissent par casser si on les soumet à une tension trop excessive...

VOUS ETES AVERTIS

Pardon ! Je m'arrête, j'en ai déjà trop dit. Si vous comptez sur moi pour vous révéler l'issue de ce dîner ou le dénouement du film, vous avez tort. Détrompez-vous. Les artistes que je vous ai nommés le feront mieux que moi. Un jour prochain sur nos écrans ils auront la parole et chacun d'entre eux offrira son alibi. Seulement j'avertis déjà nos lecteurs: ils devront être attentifs, car ces cinq personnages sont habiles. Chacun de leurs gestes est calculé. Jamais ils n'ont un écart de paroles. Parce que craintifs et surveillés de près, ils n'oublient pas une seule précaution. Ils sont dans la tradition de minuit, l'heure fatidique et si vous n'y prenez point garde, le meurtrier vous glissera entre les mains. Car il y a un meurtrier; il y a un dénonciateur comme il y a un policier parmi ces cinq personnages.

Surtout il y a de l'amour dans ce film. Tout ce qu'il faut pour égarer votre esprit et lui faire perdre la piste précieuse au moment le plus inattendu. Lecteurs, je vous aurai donc avertis. Si vous ne parvenez pas à percer le mystère de "La tradition de Minuit" eh! bien ne m'accusez jamais d'avoir manqué de franchise...

Georges Flament et Viviane Romance forment un couple dramatique et captivant à la fois dans "La Tradition de Minuit", un film, comme de juste, très impatiemment attendu.

Analyse et Critique des Films

Jeunes Filles en détresse

Comédie sociale

Auteur: *Winsloe.*
Interprètes: *Marcelle Chantal, Jacqueline Delubac, André Luguet, Louise Carletti, Micheline Presle, Muratore, Pizani, Marg. Moréno, Milly Mathis, P. Bertin, Margo Lion.*
Origine: *Française.*
Production: *Globe Film 1939.*
Distribution: *Compagnie France-Film.*
Durée: *1 h. 33,*

CARACTERE DU FILM. — Ce film, qui se déroule en grande partie dans un luxueux pensionnat de jeunes filles, est un réquisitoire très modéré sur le divorce qui rend les enfants si malheureux. Le film frôle le drame sans y tomber, et son imposante distribution, sa fastueuse réalisation en font un large et beau spectacle s'adressant à tous les publics et d'une entière distinction morale.

SCENARIO. — *Dans une pension de jeunes filles sont réunies des enfants de ménages divorcés. Les pensionnaires reçoivent alternativement la visite de leur père ou de leur mère et sentent péniblement leur privation de foyer familial. L'une d'elles, Jacqueline Presle, fille d'un avocat et d'une mère doctoresse, s'indigne du malheur de ses compagnes; elle fonde avec elles une ligue contre le divorce et rédige un mémoire pour le Ministre de la Justice. Puis elle apprend que ses parents eux-mêmes, jusque-là très unis, vont divorcer. Jacqueline tente une démarche désespérée pour ramener ses parents à leur devoir. Elle y réussira d'autant que le Ministre de la Justice, mis au courant du généreux projet, rappelle opportunément qu'il n'y aura pas besoin d'une loi contre le divorce si chaque famille veut bien pratiquer les 10 commandements. . .*

TECHNIQUE. — Le cinéaste a soigné, affiné, élargi sa technique d'images qui est lisse, brillante aérée par d'importants et luxueux décors et photographiée avec splendeur. Les scènes sont toutes très belles, avec suffisamment d'intensité dramatique et d'émotion profonde. Le sujet froid, didactique a permis de creuser le problème véritablement tragique du divorce. L'atmosphère de l'oeuvre est fort agréable et chaque scène est très jolie, et d'une grande élégance. Musique et dialogues simples et justes.

INTERPRETATION. — Une infinité de petits rôles et de silhouettes sont tenus par d'excellents acteurs parmi lesquels on remarque Robert Pizani, Margo Lion, la savoureuse Milly Mathis, Arthur Devère, Pierre Bertin, Gabrielle Robinne, Aquitapace en ministre débonnaire; Lupovici; Jacques Manuel; Claude Lehmann; la piquante Nane Germon; Maurice Jamain. Dans des rôles plus importants, Marguerite Moréno (la directrice), Marthe Mellot (la surveillante), Paulette Elambert, la petite Denise sont fort bien. Et dans les rôles principaux, à égalité de talent: Marcelle Chantal, la belle doctoresse; Jacqueline Delubac, la vedette séduisante; Micheline Presle, très adroite et fine, qui débute brillamment dans le rôle de Jacqueline; enfin, André Luguet qui est, avec chic, l'avocat Presle. Une mention à part pour la petite Louise Carletti qui rend un son déchirant dans une scène tragique.

Entrée des Artistes

Drame

Auteur: *H. Jeanson.*
Réalisateur: *Marc Allégret.*
Interprètes: *Louis Jouvet, Claude Dauphin, Odette Joyeux, Dalio, Janine Darcey, Carette, Madeleine Lambert, Pizani.*
Origine: *Française.*
Production: *Régina 1939.*
Distribution: *Compagnie France-Film.*
Durée: *1 h. 15 min.*

CARACTERE DU FILM. — On reste bouleversé devant la vie frémissante et la sensibilité de ce document romancé sur les jeunes comédiens et comédiennes, élèves du Conservatoire. L'histoire isole une classe du Conservatoire et la fait vivre sous nos yeux, la symbolise par cinq jeunes gens, filles et garçons en proie au mal d'amour et à la jalousie. La comédie allègre et malicieuse ira vers le drame, la tragédie et l'une des élèves expiera sur la scène, le jour de l'examen de fin d'année, au cours d'une scène d'empoisonnement. Mêlant le rêve et la vie, l'irréel et le profond réalisme, "Entrée des Artistes" est une oeuvre d'une acuité dramatique inégalable, dotée d'un dialogue cursif et vivant et jouée avec vigueur par tous, comédiens éprouvés et jeunes recrues. "Entrée des Artistes" est un très grand film.

SCENARIO. — *Dans une classe d'art dramatique au Conserratoire, une intrigue sentimentale rapproche et sépare à la fois trois élèves: François, Coecilia et Isabelle. Coecilia aime François, mais celui-ci est épris d'Isabelle. Coecilia en conçoit une jalousie profonde que son talent de comédienne lui permet de dissimuler. Un soir elle retient François loin de Paris et d'Isabelle. Le lendemain, au milieu du concours où elle joue avec François une scène d'empoisonnement, Coecilia meurt réellement empoisonnée. Tout accuse François lorsque les aveux d'un jardinier à demi-fou expliquent comment Coecilia est morte. Le mariage de François et d'Isabelle est résolu.*

TECHNIQUE. — Il y a tant de vivacité dans le mouvement des scènes, dans l'allure des images qu'on ne sent guère le poids d'une technique. C'est là une preuve d'art véritable. Car tout semble vrai, intensément vrai dans ce film. Les scènes de la boîte de nuit sont élégantes, celles du château mystérieux traitées dans des tons gris et noirs impressionnants. Peut-être reprochera-t-on justement au film, aux scénaristes et au metteur en scène d'avoir brusquement dévié de la ligne brillante pour passer au drame sans transition, à un drame un peu mélo, un peu fantastique. Le décalage est profond, mais on l'excuse puisqu'il permet d'amener cette scène pathétique de la mort sur la scène, pendant une fin d'acte. Naturellement, photographie parfaite, lisse, lumineuse, décors sobres et vrais, technique sonore excellente et montage sans fautes. Et la musique d'Auric est spirituelle et dramatique avec la même légèreté Il y a dans ce film un dialogue admirable rapide, substantiel, poétique où abondent les mots drôles et les pensées incisives.

INTERPRETATION. — A côté des grands chefs de file, de Jouvet, supérieur et brillant, qui centralise sur son personnage l'action entière, de Brunot, Sylvie, Madeleine Lambert, excellents, de Claude Dauphin parfait de vanité et déchiré d'angoisse ou de tendresse, on applaudira des jeunes dont c'est la grande chance: déjà placée en premier plan par *Le Petit Chose*, Janine Darcey prouve sensibilité et tact, Odette Joyeux, qui a beaucoup joué malgré sa jeunesse, est une mystérieuse et ardente amoureuse, capable de haine et on remarque Blier, pittoresque, Nina Sinclair, Mady Mad. Dassonville, Baby Andreu, jolies, jeunes et douées. Signalons l'amusant Carette en journaliste minable et Robert Pizani.

Le Moulin dans le Soleil

Comédie sentimentale

Auteur: *Gaston Rullier.*
Réalisateur: *Marc Didier.*
Interprètes: *Gaston Rullier, Aquistapace, Orane Demazis, Marc Dantzer, Milly Mathis, Jacqueline Pacaud, Robert Vattier.*
Origine: *Française.*
Production: *René Bianco 1938.*
Distribution: *Compagnie France-Film.*
Durée: *1 h. 25.*

CARACTERE DU FILM. — Une aussi gentille comédie ne peut que retenir l'attention, car elle éclate de santé et de bonne humeur. Adapté d'un roman régionaliste, "Chantecaille", de Gaston Rullier, ce film se passe en majeure partie en plein air, dans un village des bords de la Dordogne. Les paysages harmonieux, l'action sympathique, les interprètes sincèrement appliqués à des rôles plaisants, font du "Moulin dans le Soleil" un spectacle s'adressant aux publics familiaux.

SCENARIO. — *Un riche meunier, Théophile Esquirol, maire d'un charmant petit village du Midi: Chantecaille, dédaigne en le méconnaissant, l'amour de sa collaboratrice immédiate, Hélène, jeune femme intelligente et tendre, pour s'amouracher d'une jeune parisienne, Monique, qui a 25 ans de moins que lui. L'annonce du mariage révolte le pays tout entier, mais Monique est éprise du neveu de son vieux fiancé. Le Curé du village, consulté, leur promet de tout arranger, mais têtu, Esquirol le renvoie durement. Ayant surpris les deux amoureux, il veut les tuer; heureusement, il y renoncera et comprenant sa conduite, il demandera pardon au Curé de sa brutalité et fera amende honorable, et guéri de sa malheureuse passion, il comprendra enfin où est son bonheur. André et Monique s'épouseront.*

TECHNIQUE. — Mise en scène simple, beaux efforts techniques, photographie correcte, avec quelques beaux plans de rivière, de paysages ensoleillés. On se sert du moulin tournant dans l'eau comme motif d'enchaînement d'images. La musique est gracieuse. Dialogue plein de sens dramatique. L'ensemble du film est plaisant et donne une impression de sincérité.

INTERPRETATION. — Bon acteur sensible au physique caractéristique, Gaston Rullier interprète le personnage de son roman: le meunier. Aquistapace, à l'accent provençal, joue avec bonhomie un brave curé de village et Orane Demazis est avec émotion la secrète amoureuse du meunier. Milly Mathis est une domestique bourrue et le couple Marc Dantzer-Jacqueline Pacaud touchera les spectateurs sentimentaux.

UNE FEMME FATALE QUI CACHE SON VRAI COEUR

Colette Darfeuil fait du ski pour prouver que les "vamps" sont aussi des sportives. Une femme aux grands yeux rieurs qui aimeraient pouvoir pleurer.

Une femme fatale chaussée de skis... cela ne se voit pas tous les jours! Cela surprend aussi un peu car la tradition veut que la "vamp" soit toujours vêtue d'une noire robe de satin ou de voiles trompeurs. C'est la tradition qui veut cela.

Oui, mais Colette Darfeuil n'est pas une femme fatale comme les autres... femmes fatales. Colette est une femme de contrastes. On l'a vue, tantôt blonde, tantôt brune. Elle a deux visages, deux carrières. Peut-être a-t-elle deux coeurs. Celui de l'écran et l'autre.

Les biographes de Colette Darfeuil nous disent en effet que la somptueuse Colette a l'élégance de la femme fatale, l'amour de la vie brillante, un besoin de changement, une sensibilité manièrée et un raffinement rare de l'esprit. Attitudes que tout cela car il y a l'autre Colette qui aime les vertus domestiques, la vie simple, le sens de la fidélité et une sentimentalité fruste et solide. Un visage de femme est toujours trompeur. Cette fois avantageusement !

Mais le cinéma est une art exigeant. Il a voulu que Colette Darfeuil soit l'incarnation "française" du type international féminin désigné sous le substantif slang-américain de "vamp". Comme l'artiste sert bien son art elle est entrée, malgré une certaine répugnance, dans la peau de son personnage.

Femme fatale elle l'a été comme pas une au cinéma français au point d'être à jamais cantonnée dans ce rôle. Mais Colette entend apporter à son personnage un brin de sa propre personnalité. C'est ainsi que vous la voyez aujourd'hui vêtue d'un costume de ski dans une scène de son nouveau film "Sidi Brahim" où elle devra — scénario dixit — faire le malheur d'un bel officier.

Pour qu'une artiste soit capable de jouer un personnage aussi difficile sans avoir besoin des atours conventionnels il faut qu'elle ait à un remarquable degré maîtrisé toutes les embûches du rôle. Nous l'avons dit plus haut : il y a deux femmes en Colette Darfeuil. La petite bourgeoise se heurte constamment à la vamp dangereuse. Dédoublement de toutes les minutes, de chaque instant.

Artiste de carrière Colette Darfeuil a cependant réussi à posséder deux "moi".

A la vérité elle aimerait mieux porter une petite robe de cretonne, faire la popote à la maison et manger des frites avec ses doigts, être elle-même quoi !

UNE FEMME ESCLAVE D'ELLE-MEME

Le cinéma ne saurait lui permettre pareille fantaisise. Esclave de son second "moi" Colette va partout, ne mange jamais au même endroit, visite tous les cabarets de nuit où elle soutient hardiment le regard des hommes... quand elle ne le provoque pas. Cela vous apparaîtra peu croyable qu'une vraie Mimi Pinson soit forcée de jouer constamment la Cléopâtre. Nous pénétrons ici dans les arcanes du cinéma qui, une fois qu'il a trouvé un filon, l'exploite jusqu'à l'épuisement. C'est grave pour l'avenir de Colette Darfeuil, me direz-vous. Au contraire, car le jour où Colette Darfeuil ne sera plus femme fatale le cinéma s'enrichira du soir au matin d'une grande artiste dramatique et sentimentale capable de jouer ausis bien que Gaby Morlay et aussi puissamment que Françoise Rosay. Pour le moment Colette Darfeuil se réserve. Elle obéit à sa destinée actuelle qui veut qu'elle sème le désespoir dans le coeur des hommes et qu'elle ne laisse que des ravages derrière elle.

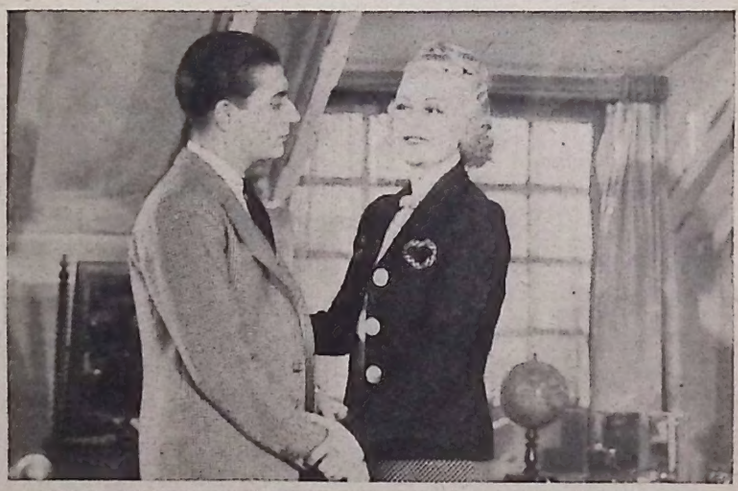
Colette sait très bien qu'elle peut faire autre chose; être une autre femme mais elle s'en garde bien. Son tour viendra. Il suffira qu'un jour un producteur s'avise de la regarder, de la bien comprendre. Il verra alors de quelle profonde émotion est capable cet être d'élite. Ce jour viendra. Pour le moment Colette Darfeuil apporte à ses rôles de femme dangereuse une rare conscience.

Bien faire ce que l'on doit... telle est la devise de cette artiste qui auprès du public canadien a trouvé tout de suite nombre d'admirateurs.

Cette jolie femme aux grands yeux rieurs, si belle et si personnelle dans sa mise, ne passe jamais inaperçue dans un film. Du moindre petit rôle elle fait une composition qui se remarque et ne s'oublie pas.

"Sidi Brahim" que nous verrons bientôt est un film à la gloire des chasseurs alpins. Pour les besoins du scénario Colette y fait du ski. Du vrai ski ! Pas de téléférique, pas de pistes toutes faites. Du ski de guerre si l'on peut s'exprimer ainsi. Modeste, Colette Darfeuil ne parle que de ses chutes mais selon ses camarades René Dary, et autres nous savons que Colette a fait merveille.

VOICI QUELS SERONT LES NOUVEAUX FILMS DE VOS VEDETTES



Du côté gauche, en haut: José Noguéro et Alfred Rode dans "Le Danube Bleu". En bas, une composition montrant Daniel LeCourtois, deux attitudes d'Edwige Feuillère et Georges Rigaud dans "Sans Lendemain". Du côté droit, en haut: Roger Duchesne, Mireille Perrey et Pierre Stephen dans "Nadia, l'ombre du Deuxième Bureau"; au centre, François Périer et Elvire Popesco dans "Le Veau Gras" et en bas, Fernandel, Josette Day et Marcel Vallée dans "Les Cinq sous de Lavarède".

Programmes des Cinémas de Province

J.-C. SAINDON — Sayabec

3 FEVRIER	— AVEC LE SOURIRE
10 "	— POLICE MONDAINE
17 "	— LA REINE DES RESQUILLEUSES
24 "	— LA 13e ENQUETE DE GREY

Théâtre "LAURIER" — Mont-Laurier

3 et 4 FEVRIER	— LA CHANSON DU SOUVENIR
7 et 8 "	— LA GLUE
14 et 15 "	— H E R C U L E
17 et 18 "	— MAMAN COLIBRI
21 et 22 "	— CA C'EST DU SPORT
24 et 25 "	— L'INNOCENT

Théâtre "PRINCESS" — Rivière-du-Loup

7 au 9 FEVRIER	— LE PARADIS DES VOLEURS
14 au 16 "	— GRAND-PERE
21 au 23 "	— LA MAISON DU MALTAIS
28 Fév. au 1er MARS	— L'ETRANGE NUIT DE NOEL

BEY'S CINEMA — Thetford Mines

4 FEVRIER	— LA GUERRE DES GOSSES
7- 8 "	— J'ETAIS UNE AVENTURIERE
11 "	— UN COUP DE ROUGE
14-15 "	— VIERGE FOLLE
18 "	— LA CASERNE EN FOLIE
21-22 "	— L O U I S E
25 "	— LES GAIETES DE L'EXPOSITION
28-29 "	— F E U

Théâtre "PRINCESS" — Farnham

4 et 5 FEVRIER	— L'OCCIDENT
11 et 12 "	— PEPE LE MOKO

Théâtre "CARTIER" — Timmins

7 FEVRIER	— LA CHANSON DE L'ADIEU
14 "	— MARTHE RICHARD
21 "	— GIBRALTAR
28 "	— MADEMOISELLE DOCTEUR

Théâtre "LAURIER" — Hull

4 au 6 FEVRIER	— METROPOLITAIN
	— MON PERE ET MON PAPA
11 au 13 "	— O R A G E
	— PARADIS DES VOLEURS
18 au 20 "	— PARADIS DE SATAN
	— B A B Y

Théâtre "ROYAL" — Louiseville

1er au 3 FEVRIER	— L'AVION DE MINUIT
4 et 5 "	— LA FEMME DU BOULANGER
8 au 10 "	— ALTITUDE 3,200
11 et 12 "	— TRICOCHE ET CACOLET
15 au 17 "	— COEUR EBLOUI
18 et 19 "	— FEUX DE JOIE
22 au 24 "	— UN GOSSE EN OR
25 et 26 "	— PRINCE BOUBOULE
29 Fév. au 2 MARS	— L'EMPREINTE ROUGE

Théâtre "EDEN" — Sorel

4 et 5 FEVRIER	— LE DRAME DE SHANGHAI
	— LA MEPRISE DE MADAME VIDAL
11 et 12 "	— TARASS BOULBA
	— TROIS...SIX...NEUF

Théâtre "CARTIER" — Rimouski

2 et 3 FEVRIER	— SON ONCLE DE NORMANDIE
4 au 6 "	— SERGE PANINE
7 et 8 "	— P A R I S
11 au 13 "	— MADEMOISELLE DOCTEUR
14 et 15 "	— LE DOMPTEUR
18 au 20 "	— METROPOLITAIN
21 et 22 "	— MOLLENARD
25 au 27 "	— L O U I S E
28 et 29 "	— TRAIN POUR VENISE

Théâtre "NATIONAL" — Matane

1er au 3 FEVRIER	— TRAIN POUR VENISE
4 au 7 "	— WERTHER
8 au 10 "	— VIERGE FOLLE
11 au 14 "	— SERGE PANINE
16 au 17 "	— PARADIS DES VOLEURS
18 au 21 "	— RETOUR A L'AUBE
22 au 24 "	— NUIT SILENCIEUSE
	— DEGLANE-ROBERT
25 au 28 "	— LA MARSEILLAISE

Théâtre "ALMA" — Riverbend

3 au 5 FEVRIER	— JE CHANTE
10 au 12 "	— GIBRALTAR
17 au 19 "	— MADEMOISELLE DOCTEUR
24 au 26 "	— SERGE PANINE

Théâtre "ROUYN" — Rouyn

1er au 3 FEVRIER	— PEPE LE MOKO
4 au 6 "	— RIGOLBOCHE
8 au 10 "	— PRISONS DE FEMMES
11 au 13 "	— LES GAIETES DU PALACE
15 au 17 "	— PAIX SUR LE RHIN
18 au 20 "	— UN MEURTRE A ETE COMMIS
22 au 24 "	— K A T I A
25 au 27 "	— TROIS... SIX... NEUF
29 Fév. au 2 MARS	— CARREFOUR

Théâtre "CAPITOL" — Chicoutimi

2 et 3 FEVRIER	— DEUX DE LA RESERVE
5 et 6 "	— CAPITAINE BENOIT
9 et 10 "	— CHATEAU DES QUATRE OBESES
12 et 13 "	— JE CHANTE
16 et 17 "	— SOMMES-NOUS DEFENDUS
19 et 20 "	— VOUS SEULE QUE J'AIME
23 et 24 "	— RAPHAEL LE TATOUE

"Cinéma & Académie de Musique" — Lévis

7 au 17 FEVRIER	— F E U
14 au 20 "	— ERNEST LE REBELLE
21 au 27 "	— L'AFFAIRE LAFARGE

Théâtre "GEORGES"—St-Georges, Beauce

14 au 16 FEVRIER	— L'AFFAIRE LAFARGE
21 au 23 "	— LA GOUALEUSE
28 Fév. au 1er MARS	— LE PATRIOTE

Théâtre "AUDITORIUM"—Shawinigan

1er au 3 FEVRIER	— PRINCE BOUBOULE
8 au 10 "	— UN GOSSE EN OR
22 au 24 "	— LE RUISSEAU

Théâtre "ROXY" — Shawinigan Falls

4 au 7FEVRIER	— LA RUE SANS JOIE
25 au 27 "	— FEUX DE JOIE

Qu'est-ce qu'un Gin *Authentique?

SEUL le Gin fait d'alcool de grains spécialement distillé et rectifié avec des baies de genévrier et autres plantes aromatiques peut être appelé et libellé "Gin" sans autres qualificatifs. Les gins faits de toute autre manière doivent être étiquetés "Factice", "Imitation", ou "Composé", selon le cas, d'après les termes des articles 11A et 12 de la "Loi des Aliments et Drogues".

La Distillerie Melchers est fière du fait que pendant plus de 40 ans elle a fabriqué et vendu du Gin authentique fait en stricte conformité avec les règlements de la "Loi des Aliments et Drogues".

Voilà pourquoi le Gin Croix d'Or et le London Club Dry Gin sont partout les marques préférées. Pas de sophistication de concentrés âpres et d'alcool cru. Ces deux marques ne contiennent que du Gin, et pas autre chose.

Insistez toujours pour qu'on vous donne le Gin Melchers Croix d'Or et le London Club Dry Gin et vous aurez la certitude d'obtenir du Gin **authentique.**

Règlements de la "Loi des Aliments et Drogues" du Gouvernement du Dominion.

Division 2 — Section 11

*"Le genièvre sera un spiritueux potable, édulcoré ou non, préparé avec de l'eau-de-vie de grains spécialement rectifiée et redistillée, la rectification et la redistillation étant pratiquées en présence de baies de genévrier et d'autres herbes ou plantes aromatiques. Le genévrier devra contenir au moins trente-sept (37) pour cent d'alcool en volume.

Melchers

GIN CROIX D'OR **LONDON CLUB DRY GIN**

PRODUITS DE MELCHERS DISTILLERIES LIMITED · MONTRÉAL ET BERTHIERVILLE M115F

L'Archevêque & Desforges, Ltée